

# ARTHUR ROY

## DÉCOUVRE LE GRAAL





Ceci est un *Conte initiatique pour Grands Enfants*, le premier d'une trilogie réunie par l'inconnue dont on peut trouver le portrait à la fin du volume. Son titre original est :

## LE CHÂTEAU FADA

Il était une fois un château charmé. Il attirait les voyageurs, car il était enchanté. Il n'existait pas vraiment. Il apparaissait et puis il disparaissait. On pouvait y dormir, et même y manger. Mais au matin on le retrouvait vide. Personne. On avait rêvé. Souvent on se demandait : « Mais où est donc le château des fées ? »

Ceux qui le savaient ne voulaient pas le dire. C'était dans l'arrière-pays de Marseille, entre Sainte-Baume et Les Baux. Dans des forêts où seuls les aventuriers s'aventuraient.

Non loin du château fada il y avait une colline. On l'appelait, par dérision, le Mont Ida. Elle sentait mauvais. Ceux qui, allant au hasard, s'en approchaient, s'en éloignaient encore plus vite. C'est pour cela qu'on l'appelait le Mont Ida : parce qu'on en revenait. Les revenants néanmoins n'oubliaient jamais l'odeur fétide de cette colline, anodine vue de loin. Mais qui est normal, vu de près ?

Avec le temps, on trouva une explication. Le Mont Ida était un artifice, sans feu. Sa mauvaise *Hodeur (sic)*, venait des fromages. Une sorcière d'Orient, Saphophile, ayant débarqué à Marseille avec son trésor, l'avait caché sous une montagne de fromages surmontés d'une pendule détraquée, au milieu des bois où vivaient en paix les fées.

La reine des fées changeait son nom à chaque saison : Morgane, Mélusine, Viviane, Sabine. Pour s'y retrouver, on avait décidé de l'appeler Incognito. Comme de bien entendu, un beau jour, ce qui

est une façon de parler, car en fait ce jour-là il pleuvait, ne voilà-t-il pas que se retrouvèrent nez à nez au-dessus d'un fromage, frais celui-là, je le précise, la belle fée et la riche sorcière.

Nez à nez, j'ai bien dit. Qui sentait bon et qui sentait mauvais ? La dispute peut paraître futile, mais Saphophile, voyez-vous, n'était pas de cet avis. Venue de loin, elle avait la préséance. Incognito s'en offensa. Elle voulut goûter au fromage la première. C'était du quark, et elle en fut enchantée. Se mettant à chanter, la fée le fit dans une langue de l'autre monde. Saphophile dès ce jour-là sut que l'incolide existait. C'était l'idiome des hyper nordiques descendus se chauffer au tropique où les uns avaient péri à coups de corne de chèvre, et les autres triturés par les pinces des crabes. Les hyper qui avaient pu se sauver en se jetant à la mer étaient devenus des baleines. C'est l'une de ces baleines qui avait eu un fils nommé Tristan. J'en reparlerai.

Un autre beau jour de l'hiver, un chevalier pénitent découvrit le château fada gelé. Une clochette tinta. Le chevalier consulta son sablier. Hélas ! S'étant encrassé, il ne put savoir l'heure qu'il était. « Une cloche tinte au château gelé : est-ce pour prier ou pour déjeuner ? » Il faisait si froid... D'abord, il pria, puis se restaura. Dès ce moment on appela le château fada Tintagel, parce qu'une cloche y tinta un jour de gel. Clair comme la lune d'un notaire. Ce nom, qu'on ne pouvait plus taire, infailliblement se divulguera. Je veux dire qu'il « fera couler des fleuves d'encre ». Vous me comprenez. Et sinon, lisez entre les lignes.

En fait, deux fleuves d'encre sortiront de ce lieu enchanteur, l'un coulant vers le nord, l'autre vers le sud. L'encre verte étant du *Peppermint*, beaucoup s'en enivrèrent. L'encre bleue étant du firmament reflété à l'envers, beaucoup s'en délivrèrent. En remontant ces deux fleuves jusqu'à leur source, on pouvait croire

qu'on arriverait au centre du monde, à la grotte d'où partait le tunnel qui conduisait tout droit à la Terre Creuse.

Pour se débarrasser de Saprophile, Incognito lui parla de Gaya, la reine toujours riante qui vivait au centre de la Terre Creuse, entourée de ses fabuleux trésors. Lui faisant miroiter la sécurité de cacher son trésor parmi les trésors de Gaya où nul ne pouvant les distinguer de ceux de la reine, le risque de vol disparaissait tout entier, tandis que cachés sous des fromages, même sentant très mauvais, son trésor n'était, de loin, pas aussi bien gardé, Incognito convainquit Saprophile de débarrasser promptement les lieux.

Ignorant le nord et le sud que les deux fleuves intarissables dont j'ai parlé lui indiquaient comme un choix bien trop difficile à faire en pareille circonstance, la riche sorcière se parfuma avec ce qui restait d'un vieux nard d'Orient au fond d'un vaporisateur d'albâtre un peu rouillé qu'elle jeta ensuite avec dédain, et confondant la gauche et la droite à cause de sa dyslexie congénitale et atavique, enfourchant son manche à balai supersonique, se mit en route derechef pour aller chez Gaya rire avec elle du bon tour joué aux fées, vu qu'elle leur laissait bien sûr son hideux Mont Ida en héritage.

En ce temps-là, Manu riait pour ses élèves. Il leur donnait des leçons de Sciences Gaies. Eux, allant par deux dans les bois avec la grande scie qui était leur emblème, se récitaient la doctrine qu'il était interdit d'écrire. Ce faisant ils maniaient la scie et coupaient ainsi en six les grands arbres. Les charbonniers qui les trouvaient tout débités, pas dépités, les bénissaient et les emportaient. Le commerce du charbon de bois prospérait. C'est alors qu'on vit affluer des marchands dans la région. Il y en avait de vrais, et d'autres qui étaient déguisés. Les vrais marchands de charbon de bois ne sachant rien du château fada ni du Mont Ida,

se mirent à négocier ardemment pour le compte de certains forgerons qui habitaient de l'autre côté du fleuve vert. Ils leur expédiaient le charbon et aussi les épées cassées pour être ressoudées. En route, plus d'un transporteur était soudoyé pour céder à un marchand déguisé une épée cassée à souder. Car les marchands déguisés étaient en fait des chevaliers qui poursuivaient leurs ennemis pour se venger. En échange de l'épée cassée, les faux marchands leur donnaient une épée entière, souvent neuve, mais dépourvue de toute habileté à tuer. Les autres n'en sachant rien, s'enrichissaient vertigineusement en revendant ces épées-là à leurs commanditaires. Ceux-ci, croyant avoir récupéré leur arme réparée, engageaient souvent un combat qu'ils perdaient. La fraude s'ébruita. Les chevaliers floués s'en allèrent consulter les fées.

Les fées, médusées, ne sachant pas très bien comment aider les chevaliers, s'en remirent à Mélusine : malheureusement, elle était partie en voyage. Alors les fées décidèrent d'enseigner aux chevaliers des mots de passe et des formules magiques. Les premiers serviraient à n'engager de joute, coûte que coûte, uniquement avec un ennemi prouvé, et non plus pour des futilités, comme les infidélités féminines ou les limites des terrains de chasse. Les deuxièmes auraient pour but de protéger les épées de sorte que, ne cassant plus, il devenait inutile de les faire ressouder. L'idée des fées, en soi, était plutôt ingénue, mais flatteuse.

Pour conserver l'efficacité des formules et l'exactitude des mots de passe, comme rien de tout cela ne pouvait être écrit ni même dessiné, la plupart des chevaliers étant d'ailleurs, c'est bien connu, analphabètes, il fallut inventer des sociétés initiatiques qui instruisaient des mystères de l'héraldique et de la chevalerie où les secrets des fées se transmettraient de bouche à oreille, de nuit, dans des cryptes fortifiées qui communiquaient entre elles et avec

le royaume des fées par des couloirs souterrains circulaires et accélérés.

Pour être reçu dans ces sociétés, le novice devait se montrer capable de recomposer une épée cassée en dénichant, dans un monticule de morceaux, ceux qui s'emboîteraient du premier coup, sans colle. C'était porter trop haut la difficulté. Un tunnel, malencontreusement creusé sans l'usage d'une boussole, déboucha sous le Mont Ida qu'il fit s'effondrer à la grande joie de toutes les fées du château fada. Mais dès lors que le Mont Ida fut rasé, tous les chevaliers du pays se laissèrent pousser la barbe. Ils en devinrent aussi affreux que des singes, de sorte que les fées n'osaient plus sortir de leur château, car à leur vue la peur les faisait avorter.

Incognito, en bonne reine, se fit apporter sa colombe messagère. Elle lui plaça dans le bec une feuille tendre d'olivier, et lui souffla sur le bout de l'aile droite. Quand la colombe entra chez Manu, toutes portes et fenêtres étant closes, il comprit que c'était un message des fées. Son rire cessa aussitôt. La colombe roucoula en tournant sur elle-même, trois fois dans un sens et deux fois en sens inverse, posée devant lui, sur le rebord du verre où il buvait, et laissa tomber dans l'eau la feuille d'olivier en taisant ses roucoulements. De main de maître, Manu écrivit un billet qu'il noua sous les plumes de la colombe, à sa patte gauche, la plus musclée. Ainsi chargée, il dut lui ouvrir la fenêtre pour qu'elle puisse revenir chez sa maîtresse derechef.

Manu appela alors trois disciples, les mieux instruits, et leur confia le gouvernement de ses provinces pendant son absence, qui pourrait être longue, si l'affaire se compliquait. Ensuite, il en fit venir trois autres, les plus sages, et leur ordonna de se déguiser en rois. Ils chargèrent des bœufs de présages et se mirent en route tranquillement. Manu les suivait à distance, vêtu en simple

pèlerin. La mission était d'importance. Il allait chez Incognito. Personne ne devait se douter que c'était LUI qui suivait les rois sages, au lieu de les précéder.

Ce long voyage donna le temps aux fées de nettoyer le château charmé de sorte qu'on y voyait au travers. Des chevaliers chassant en temps de paix, virent luire de loin le château des fées comme un miroir et se dirent que par là sûrement ils chasseraient des alouettes. Arrivés au château, ils demandèrent l'hospitalité, offrant en échange la chasse. Comme ils étaient depuis peu dans la région, leur barbe n'était pas encore abondante. Une fois bien rasés, les quatre chevaliers furent gentiment reçus par les fées.

Manu, un peu fatigué, avait perdu ses faux rois en forêt. Mais il continua sa route. Arrivé au fleuve bleu dont j'ai parlé, il ne vit aucun pont pour le traverser. Il longea la rive un moment. Enfin il vit une barque minuscule et dedans, un homme sans jambes, qui pêchait à la ligne. N'osant pas parler de peur d'effrayer les poissons, il lui fit de grands signes auxquels le pêcheur répondit. Point de pont sur le fleuve bleu, et sa barque, bien trop petite pour deux. « Tout près d'ici j'ai mon château où je t'invite. Grimpe sur ce monolithe, et aussitôt tu le verras. »

Manu grimpa, mais ne vit rien. Bien que n'étant pas encore Suisse ni tellement petit mais se croyant berné, il lança une pierre dans le fleuve pour faire chavirer la barque du pêcheur farceur. Mais la pierre n'y tomba point. En revanche elle fit s'envoler un corbeau en croassant. Manu alors, subitement, là où il n'y avait rien, vit apparaître une tourelle qui se matérialisait. « Corbeau ! Hic ! », s'écria-t-il en extase, et à l'instant il se trouva dans la salle en bas de la tour, et le pêcheur était assis entre deux cheminées, ayant devant lui une table et un jeu d'échecs dont la partie était commencée.

« -Avez-vous fait bonne pêche, mon bel hôte ? -Une truite, bien petite, que j'ai remise à l'eau de suite, pour qu'elle grandisse. -En attendant que Chou Baire la repêche pour en faire un pâté à chanter, je me contenterai d'un bouillon de corbeau. -Malheur à toi si tu touches une seule plume aux oiseaux sacrés de Wotan ! - Serais-je en Germanie ? -Dans son annexe la Bretagne. -N'êtes-vous pas encore chrétiens ? -De Troie, à cheval, sont venus trois de mes ancêtres. Je descends de Priam par Antenor. On me nomme Pélez, le pêcheur repent, et je suis un breton troyen bien plus chrétien que toi, sans aucun doute. -Sans doute aucun, vu que je suis parsi. Et je respecte les faucons... -Comment les distinguer des vrais ? -... et les vautours, pas les corbeaux, mais pour l'amour de vous, en ce jour, je leurs ferai grâce. »

L'hôte lui proposant de finir la partie d'échecs, il répondit : « Avec joie ! » Manu ne savait pas jouer. Il faisait n'importe quoi avec les pions, de sorte qu'en peu de coups, il perdit. Pélez pensa : « Que ce parsi est fou ! » Alors il lui offrit de se laver les mains et à dîner. A peine le *gazpacho* terminé, une porte s'ouvrit et un page, vêtu de vert comme à l'accoutumée, s'avança vers Pélez en portant une lance. Sa pointe en acier neuf brillait et reflétait le feu de la cheminée. On aurait dit qu'une goutte de sang allait en tomber. Le page posa la lance contre le mur et, comme il sortait, une servante vêtue de vert comme lui entra à son tour. Elle était tellement serrée dans son habit qu'on eût cru qu'elle était dans une bouteille. Ils se firent un signe de connivence en réprimant un fin sourire. La servante apportait une couscoussière sur un plateau d'argent et la déposa devant l'invité avec précaution et cérémonie. Sur un signe, Manu ôta le couvercle et dissimula si bien sa surprise que Pélez crut vraiment qu'il était fou comme une chèvre. Dans la couscoussière il y avait une tête coupée, barbue, et qui clignait des yeux en disant tout bas : « Cousin corbeau, nique ! Carbonique ! Cobernic ! Bernique ! »

L'invité referma doucement la marmite, et la passa au pêcheur en disant : « Cette choucroute à la rhubarbe ne convient pas à ma diète, je me rattraperai sur le fromage. –Hélas ! Mon ami, vous ne savez donc pas que l'érosion a emporté le Mont Ida et que nous n'avons plus de fromage. »

D'un saut en arrière, Manu se leva et pour peu il renversait la table. « Une araignée m'a piqué », dit-il pour s'excuser, mais il ne se rassit pas à sa place. Un autre page, encore plus vert, était entré et lui offrait à boire d'une grande outre en peau de biche émaillée et garnie de pierres précieuses. « C'est du bon vin résiné », lui dit-il. Manu lui répondit : « Je ne bois que du lait. » Le page, tournant l'outre en sens inverse, lui dit alors : « Buvez le lait. » Comprenant que ce lait serait empoisonné, Manu, d'un coup de poing comme s'il chassait un frelon renversa la coupe en forme d'outre et il n'en coula rien. Au fond, il y avait une galette ronde de farine crue qui restait collée et ne tombait point. « J'ai vu un frelon sur le lait, j'ai eu peur, après l'araignée... », bredouilla-t-il pour donner le change. L'hôte sourit et dit : « Tu es bien fatigué, va dormir. Mais avant, je vais te donner cette épée. Elle te servira contre les chauves-souris et les rats, s'il en vient pour t'embêter. »

Manu prit l'épée qui ne pesait pas, et la servante le conduisit jusqu'à la chambre. Resté seul avec la bougie, il ne vit aucun lit, aucune chaise ; la chambre était une cellule de pierre vide et froide sans porte ni fenêtre ni toit. « Sauveur sauvé ! », s'écria-t-il. Faisant tourner l'épée en l'air autour de lui et de la bougie, il créa un trou de ver ou pont d'Einstein-Bosen et s'échappa de Cobernic en se faufilant dans l'hyper espace d'une forme de Calabi Yau comme il y en a un peu partout qui traînent sans qu'on s'en aperçoive.

C'était le matin. Les quatre chevaliers chasseurs rasés hôtes des fées voulaient prendre congé. Ils avaient bien dormi, bien mangé.

En s'habillant ils se demandaient l'un à l'autre pourquoi donc ils avaient oublié de questionner leurs hôtes afin de connaître le nom de cette charmante résidence de cristal et de roses. En quittant leur palais de glaces, aux galeries si bien chauffées, il fallait se souvenir sans faute de poser la question. Sinon, revenus chez eux, lorsqu'ils raconteraient leur nuitée et leurs aventures de rêve, personne ne les croirait s'ils ne pouvaient, comme preuve, dire le nom du lieu où ils avaient été si bien choyés et peut-être montrer un objet, un cadeau. Tiens, pourquoi pas ? Cette jolie coupe verte où ils avaient tous bu. Ils décidèrent de la demander à l'hôtesse et de l'échanger, si besoin était, contre un manteau de vair et de barbe des rois qu'ils avaient enlevé en combat à ce vieux fou barbare... Ils étaient tous d'accord. C'était la coupe en pierre qu'ils voulaient emporter comme souvenir du château des fées.

En sortant du dortoir, l'escalier qui menait à la grande salle à manger leur parût plus long à descendre qu'il ne leur avait semblé à monter. Appelant les valets, la veille si nombreux et si empressés, ils n'obtinrent aucune réponse. A chaque porte qu'ils ouvraient, ils se retrouvaient sur du vide, de l'air, du vent, rien. Ils prirent peur, ou pour mieux dire, la peur s'empara d'eux. La demeure était vide et se volatilisait à mesure qu'ils la parcouraient de telle sorte qu'oubliant la coupe et le reste, ils montèrent à cheval et, s'enfuyant au grand galop, virent disparaître derrière eux le rempart et le pont-levis.

Le soleil était haut dans le ciel quand les chevaux essoufflés s'arrêtèrent de galoper et nos quatre mousquetaires, en leurs chassant les mouches, se demandaient si c'était au château fada qu'ils avaient passé la nuit, et sans doute que c'était là, à coup sûr. Ils entendirent sonner une cloche. Ils eurent un frisson. De peur ou de froid. « Si nos venons de Tintagel, disaient-ils, nous sommes près du Mont Ida. Il doit y avoir un couvent, comme

celui du Mont Athos. Allons-y, pour voir. Si c'est vendredi, il y aura marché et nous achèterons des fromages. »

Ce qui fut dit fut fait et nos quatre chevaliers reprirent leur route sur un chemin qui ne les menait à rien.

Manu, évadé comme Icare de la prison où avait cru l'enfermer son hôte, le peu souriant pêcheur pelé et aussi chauve qu'une souris en glaise ou l'un de ces chats anglais qui n'ont pas de poils, se retrouva au beau milieu d'un pré où butinaient les belles abeilles de Bettina Brentano tandis que pour faire chorus avec elles bourdonnaient des dizaines de libellules adorables, offrant comme des miroirs au soleil leurs ailes irisées, et fredonnant des mélodies enchanteresses qui donnaient envie de danser. Il était chez les fées, enfin ! Il présenta au vide, devant lui, l'épée légère en disant : « Reine des fées, me voici, pour te servir. »

A l'instant il vit autour de lui le palais des glaces, la maison de cristal, apparaître et quatre dames identiques très belles et richement parées lui dirent, de mauvaise humeur et en chœur : « C'est maintenant que tu arrives ? Tu aurais pu te dépêcher ! - J'ai répondu à l'appel par retour de courrier et me suis mis en route sur le champ, en mars dernier. -Ta réponse m'est parvenue après trois mois et te voilà qui arrives au bout de trois ans... - Diable ! Je me serais donc égaré dans l'espace-temps ? -L'espace est courbe et le temps tourne en rond. Où as-tu donc passé la nuit dernière ? -Chez un pêcheur chrétien, en Bretagne. Je n'ai pas bu son lait. Je n'ai pas mangé sa pomme ni sa choucroute. Mais, j'ai emporté son épée que je pose à vos pieds, ne sachant pas, nobles dames, qui de vous quatre est la reine des fées. -Nous quatre sommes une seule, souviens-toi. -Pardon, je voyais double au carré. -Voyou, tu crois encore que deux et deux font quatre ? -Que non ! Maintenant, j'y suis. J'ai fait la mise au point de ma lorgnette. Le voyage m'a fatigué. Je ne suis pas jeune éternellement comme toi. -Tu n'as pas d'excuse. Me faire attendre aussi longtemps, moi qui me mets en quatre pour te faire bon

accueil. Et toi, rien ; pas un baiser, pas un cadeau... -Reine des fées, ne pleure pas. Je t'offre cette épée légère, c'est tout ce que j'ai sur moi. J'avais envoyé en avant trois disciples sûrs habillés en rois magiciens, avec des bœufs et des trophées ; ne sont-ils pas arrivés ? -Nous avons eu quatre chevaliers très courtois comme hôtes un jour où le château étincelant les a attirés pour souper et coucher. Ils n'avaient qu'un cheval chacun. Il y a belle lurette qu'ils nous ont quittés. -Les délurés ! Je suis inquiet pour mes élèves. -Moi, je le suis pour ma colombe. -Que lui est-il arrivé ? -Trois mois pour revenir et dans quel état ! La pauvre ! Exténuée, toute amaigrie... -Mon message est bien arrivé, c'est l'essentiel. En tâtant ses cuisses, je l'ai trouvée bien grassouillette. -Il y a de cela trois ans, Manu, tu ne te rends pas compte. Tu disais : « Appelle-moi au besoin, je viendrai tout de suite. » J'ai attendu, attendu encore, attendu toujours, tu n'arrivais jamais. -Écoute, je suis ici maintenant, et je ne comprends rien à tes reproches. J'ai pris le premier train de grand matin au départ d'Ispahan. -Tu dérailles, mon chou ! Les trains n'existent pas encore. Attends donc que la locomotive soit inventée. -Pour qu'on la vole au général Buster Keaton ? -Il ne pourrait pas devenir maréchal autrement. -Locomotive, as-tu dit ? Es-tu sûre que ce n'est pas *leitmotive* que tu as voulu dire ? Quant à dérailler, moi ! Il faudrait encore que les rails fussent eux aussi inventés ! -Ispahan est plein de sérails. -C'est vrai. -Et tu ne me demandes même pas pourquoi je t'ai appelé au secours ? -Le Mont Ida, sans doute. -Qui te l'a dit ? -Le pêcheur sans repentir qui pêchait à l'ombre d'un pêcher en fleur comme une jeune fille. -Le troyen sans jambes ? -Lui-même. -Et comment le sait-il ? -Depuis longtemps les fromages manquent en Bretagne. En revanche ils ont des corbeaux, des corbeaux sacrés. C'est sinistre. -Et toi, rusé comme un renard, Zorro qui se déguise en astre, tu as deviné ce qu'il en était. -Pas vraiment, mais depuis la nuit des rois, tous les maux nous viennent du Mont Ida. Et j'ai saisi la relation de cause

à effet entre ton appel, le pêcheur à la truite, la pénurie de caséine et les parallèles d'Euclide qui, pour que les trains puissent dérailler chaque fois qu'ils en auront envie une fois inventés, doivent forcément se rejoindre, ne serait-ce qu'à l'infini. Et vu que l'espace temps est une sorte d'œuf en tôle un peu cabossée çà et là, il me semble clair que tu m'appelas pour la nouvelle affaire du Mont Ida. Chausse tes ballerines et allons nous y promener, belle reine, maintenant qu'il ne sent plus mauvais. »

Manu, reposé par la conversation, lui tendit le bras et les voilà tous deux partis en promenade, entourés de petits nuages de libellules colorées par Pythagore et vibrantes d'harmonies cosmiques. Pendant leur cheminée, qui n'était pas celle du roi René, Manu pensif regretta d'avoir à attendre jusqu'au siècle des romantiques pour écrire sur des portées ces belles notes de musique qui s'échappaient en parfums et couleurs des fleurs, des ailes de papillons et des feuillages pour corsages décolletés et frais. Manu soupira donc. Il prévint son amie que, s'ils faisaient des rencontres, il s'appelait désormais Parsi et se faisait passer pour fou. Elle lui rappela qu'on la nommait Incognito. Il lui en sut fort gré.

« -Entre nous, disait-elle, faut-il que tu divagues pour croire que d'Ispahan à Marseille tu pourrais venir par l'Orient-Express en trois jours et deux nuits de voyage. -Je n'aime pas naviguer, j'ai le mal de mer. -Moi, j'adore me laisser flotter, au gré des vagues. J'y songe : pour le retour, je te ferai venir une baleine. Dans son ventre, pendant trois jours, tu seras comme dans un sous-marin. - J'arrive à peine et tu penses déjà à mon départ. Suis-je donc si importun ? -Pas du tout ! Je me mets à la place de tes disciples qui attendent ton retour. Tu dois bien leur manquer. -C'est leur problème ! »

Au bout d'un moment, la reine demanda à son chevalier : « Qu'as-tu fait exactement à ma colombe ? -Que veux-tu dire ? - Je ne comprends pas pourquoi elle a mis si longtemps à revenir.

Dis-moi la vérité, je te pardonne d'avance. -Merci pour le pardon, mais je ne lui ai rien fait du tout. J'étais à table, je riais seul, et tout d'un coup elle est apparue posée sur le bord de mon verre. Elle a fait trois tours sur elle-même en roucoulant et laissa tomber la feuille d'olivier de son bec dans l'eau que je buvais. Comme elle était entrée à travers portes et fenêtres closes, j'ai su qu'elle venait de chez toi. J'ai cessé de manger et de rire, et j'ai écrit en vitesse le billet. Je l'ai fixé à sa patte la plus solide, j'ai ouvert la fenêtre et elle s'est envolée. -C'est donc ça. -Quoi donc ? -Tu l'as faite sortir par la fenêtre. -Oui. Je n'aurais pas dû ? -Non, bien sûr. -Et par où donc ? -Par une grande porte, la plus grande possible. - Je ne vois pas la différence. -Tant pis, c'est trop tard. Mais souviens-toi pour la prochaine fois s'il y en a une : on doit souffler sur le bout de son aile pour qu'elle arrive au but à l'instant. -Fort bien ; or ce que tu oublies, quant à toi, ou ce que tu ignores, c'est que la magie ne peut rien contre moi mais qu'en retour j'ai fait vœu de ne jamais l'employer. Donc, je ne pouvais pas souffler sur son aile. La faire s'envoler par une porte, oui, mais je ne le savais pas. Soigne-la bien, elle s'en remettra. -Je n'ose plus l'envoyer à personne. Je suis comme un prisonnier qu'on a mis au secret. -Je vais te donner la licorne. -La corne du lit ou du lys ? -Un agneau en forme de petit cheval de manchon avec une corne droite au milieu du front : une licorne. -Je n'ai jamais vu cela. -Normal, je viens de l'inventer pour toi. N'as-tu pas un fils chevalier ? -Un fils adoptif, oui, pourquoi ? -Le sang léger le rend invisible parfois. Quand cela lui arrive au tournoi, on voit sa lance dans le prolongement du front de son cheval, mais on ne voit pas le chevalier qui tient la lance. Vu de profil, au crépuscule, on croirait voir un cheval avec une corne entre les oreilles, à peine inclinée, presque horizontale. Dans les sphères inférieures, cet animal s'appelle rhinocéros uni cornu. C'est la dégénération de la licorne que je t'offre comme colombe de secours. -A quoi me servira l'agneau à corne ? -La licorne court

très vite et personne ne peut l'attraper. Elle remplacera ta colombe qui se déplume et deviendra ton téléphone. -Je ne sais comment te remercier. »

Un grand éclat de rire les arrêta net. La reine fée devint à l'instant invisible. Manu devina de quoi il retournait, car aux harmoniques du rire il avait reconnu un disciple. Il dit à très haute voix : « Rieur, qui que tu sois, je ne porte pas d'armes. La paix sur toi et la paix avec moi. »

« Bon maître, dit alors le disciple en tombant à genoux, matérialisé devant lui, est-ce toi ou est-ce ton spectre ? -Je suis bien vivant, ne crains rien. Dis-moi ton nom, je ne te connais point. -Dis-moi le tien, au cas où je me trompe. -Parsifal. -Moi, Gauvain. -Toi, Gauvain ? Tu ressembles à Gauvain comme une goutte d'eau au vin. Je ne te croirai pas sans preuve. -Suis-moi donc à la fontaine qui parle. -Allons-y ! »

A la fontaine, le disciple cueillant un narcisse, le donna à son maître et lui dit : « Avec cette fleur lance l'eau sur moi ! -C'est bien toi, je suis dans le lac ! Où sont les bœufs, les cadeaux ? Où sont les autres frères ? Où donc est Keu ? -D'un coup de queue, le diable lui a renversé sa marmite. Il en a eu assez des chaudrons. Il a rendu son franc tablier de grand maître queux. Il a déserté la cuisine. Depuis, nous mangeons chimique. Il s'est même fabriqué un arc. -Est-il devenu fou ? -Quand on l'a interrogé, il nous a envoyé au diable. -Vous n'y êtes pas allés, je suppose. -Il a fait mine de nous tirer sur la pomme. Nous n'avons pas insisté. -Où qu'il soit à cette heure, il tire le diable par la queue, c'est certain. Triste sort que celui de sire Keu ..! Mais dis-moi un peu, où sont les scies ? Que fais-tu avec cette pelle ? Comment s'appelle le pays où nous sommes ? -Tu me poses trop de questions à la fois. Que la fontaine te réponde ! -Pas de fables, je veux savoir toute la vérité. »

C'est alors Écho qui prit la parole et dit ce qu'en prêtant bien l'oreille le fou de la reine a compris.

*Jusqu'au Mont Ida trois prêtresses arrivèrent un jour de printemps. S'étant vêtues en druidesses, l'une d'elles n'était pourtant pas une femme, mais un homme ressuscité, ce qui le fit changer de sexe et bien sûr le rendit muet. Des trois prêtresses, la première était Sœur Magdaléna. Son voile était le plus opaque afin de cacher sa trop grande beauté. Quiconque l'eût vue de face aurait cru reconnaître la Belle Hélène, fille du cygne et de Lédà, mais elle, qui voulait par-dessus tout la paix, disait que sous son règne n'aurait pas lieu la guerre des trois rois roses. D'ailleurs, Pâris avait mal tourné. Flotteur léger, berger infidèle, il était devenu laitier. A Lutèce. Au pays de ces hypocrites qui se font passer pour francs et descendants d'Adam par Mérovée. Comme il gagnait beaucoup d'argent en vendant du lait dans toute la ville, il put s'acheter un joli palais qu'il fit peindre en faux lait caillé dans l'attente de trouver l'architecte capable de lui donner la forme d'une tasse portugaise, selon son désir. Il s'y faisait servir en prince de passage et n'y menait pas la vie d'un sage. Un jour il téléphona même à Vénus, pour l'inviter à un banquet masqué. Elle arriva un peu en retard déguisée en augure et n'avait rien trouvé de plus original, pour compléter son travestissement et ne pas passer inaperçue, que de parler en imitant l'accent catalan. On but tant de vin à ce banquet-là que le vin en vint à manquer. En vain on chercha une solution quand Vénus eût une idée loufoque qu'en se penchant vers son hôte, elle lui souffla dans l'oreille en grand secret. Il se fit alors apporter une petite cruche pleine de lait. Du premier regard il le fit se cailler, et passa ensuite la cruche à l'augure Vénus qui le transforma en vin d'un seul mot d'amour magique.*

*Ivres, les invités dormaient encore quand, à l'aube du troisième jour, l'augure travesti sortit du palais parisien plein de ses parasites païens en emportant la cruche avec au fond un reste de lait caillé ou de vin. A peine dans la rue, un voleur l'attaqua et dans la lutte la cruche se brisa. Sans succès Vénus essaya de*

*ramasser tous les morceaux pour les recoller. Il y en avait trop. C'était un casse-tête chinois qui la faisait tourner en bourrique. Avant le réveil de Pâris, elle ne réussit à sauver que le fond de son pot-à-lait rose, qu'elle confia plus tard à Sœur Magdaléna, la plus belle des druidesses qui arrivèrent au Mont Ida, en échange d'une pomme juteuse un jour où Vénus avait soif.*

*La deuxième s'appelait Marthe mais on la nommait Marguerite, croyant qu'elle aimait la fleur alors qu'en fait elle préférait les perles pêchées par Nadir, dont elle ornait son corps et auxquelles elle dédiait en pensées les hymnes qu'elle chantait aux offices sacrés. Elle était sœur de lait de la grande prêtresse qu'elle appelait Sœur et qu'elle servait en renâclant souvent devant la besogne. Elle n'était pas contente de son sort, quoique bonne. Son voile était plus léger, n'ayant d'autre fonction que celle de cacher sa laideur.*

*Le muet, ou plutôt la muette, toujours suivi d'une mouette, était un frère cadet. Instruit à l'école anglaise, il était devenu potier. C'était justement lui qui avait modelé la cruche qu'on posa devant Vénus au banquet. Quand la cruche se cassa, le Frère trébucha et tomba. Dans sa chute il mourut, mais ce n'était qu'une mort initiatique, et son mystagogue le ressuscita. Ne pouvant plus parler, il se mit à écrire. Son premier ouvrage fut un livre de leçons de grammaire dans lequel il enseignait à mettre au féminin les mots masculins. Par exemple, le bicycle, la bicyclette ; le mandarin, la mandarine ; le fez debout, la fesse de chèvre ; l'homme laid, l'omelette ; l'esquimau, l'ecchymose ; le cheval étique, la jument étiquette ; un étourneau, une ritournelle ; et cetera. Notre ex potier était vieux comme une grand'mère ; c'est pourquoi il se maintenait voilé. Sœur Magdaléna commandait.*

*En sens inverse venait le train des trois faux rois au bout de leur voyage. De grand matin s'opéra la jonction des deux cortèges au beau pied du Mont Ida. Sans attendre Sœur Magdaléna ramassa le flacon d'albâtre vide qui avait appartenu à Sapphophile. Le*

*reniflant, elle sut qu'il avait contenu du nard, dont il restait un quart de goutte. Quand elle le mit dans son sac, il tomba tête en bas dans le tesson de la cruche. Le parfum se mélangeant au lait caillé devenu vin produisit un effet divin comme celui de la néguentropie ou de l'anti dynamite. L'implosion souda entre eux le flacon d'albâtre et le tesson de la cruche de telle sorte qu'il fut impossible de les séparer par la suite. A la vue de cette merveille, la bonne rit qui ne riait jamais, et le rire la rendit vermeille. Son voile laissé choir, elle parut fort belle aux trois faux petits rois peu sages qui la virent à l'envers et voulurent tous l'épouser derechef. L'idée était si saugrenue, ayant fait vœu de chasteté, qu'ils ne pouvaient qu'en rire à leur tour. De ces quatre rires mêlés naquit l'ordre des templiers avec mission de conserver la cruche soudée au flacon d'albâtre pour son odeur de sainteté.*

*Trouver un nom pour cet objet ne fut pas sans difficulté. Or il advint qu'au mois de mai, d'un coup de faux, l'un des gardiens du sanctuaire sortit du lavoir un bas de femme oublié et, riant à la vue de sa pêche mirobolante, il reçut une idée lumineuse : on appellerait l'objet trouvé soudé resté sans nom jusque là « Bas-Faux-Mai », de sorte que personne ne saurait de quoi il s'agissait et tout le monde se perdrait en grotesques conjectures. Cette audacieuse et savante élucubration lubrique fit rire pendant longtemps les templiers qui détenaient autrefois les secrets de la science gaie. De leur gnose ou Science ils avaient gardé comme emblème la première syllabe, la Scie, et la coutume de se répéter rituellement à chaque rencontre dans le péristyle : « Scions », ce qui signifiait : « N'oublions pas nos connaissances, car savoir c'est pouvoir. » Ce fut à partir de cette époque qu'on appela Sion le lieu où s'élevait vers les cieux la maison des templiers dans laquelle ils rendaient allègrement un culte risible à l'objet ridiculisé en étant désigné par le bizarre nom de Baphometh.*

*Donc le toponyme Sion ne venait pas du tout de l'hébreu et n'avait rien à voir avec Jérusalem ni la Bible. Partout où les*

*templières et les templiers séjournèrent (car pour conserver le bon ordre par l'équilibre des contraires, on n'était admis dans leur sororale et baudelairienne confraternité très confidentielle qu'à condition d'androgynat bigame), après leur départ, on appelait l'endroit Sion, qui voulait dire « Scions », de « manions la scie » et à la fois de « savoir » et « sagesse ».*

*Au cours de leur éducation, les jeunes nobles anglais devaient passer un an au moins à étudier dans un de ces lieux nommés Sion. Ainsi firent Pélage, Merlin, Arthur et Galahad. Ils disaient donc souvent : « Go Zion ! » pour s'encourager mutuellement, et cela voulait dire en anglais « Allons à Sion ! » Gamuret d'Anjou ne sachant pas l'anglais croyait entendre dire « Bo » au lieu de « Go », et il déduisit de « Zion » prononcé en anglais plus ou moins « mayonnaise », le mot « séant » qui en fait trahissait son obsession pour les très jolies fesses de sa féline concubine persane Bella-Kahne. C'est ainsi que l'exhortation « Go Zion ! » fut déformée historiquement en « Beauséant ! », le cri de guerre bien connu des templiers français (en temps de paix).*

*Cette erreur linguistique valut le peloton d'exécution à Gamuret d'Anjou. En joue ? Feu ! Heureusement que Bella-Kahne avait truqué les balles. Elle s'était fait donner par Sœur Magdaléna une poudre qu'on disait de perles, ou de pain ; en fait, une poudre spéciale qui propulsait les balles à une vitesse plus grande que celle du soleil, de sorte qu'au lieu de mourir, le fusillé renaissait comme l'oiseau du feu, le Phénix. Donc Gamuret devint René, connu comme le bon roi René d'Anjou, roi de plusieurs royaumes où il ne put jamais régner. Entre autres, il fut roi de Jérusalem. Cela lui donna envie de faire la Croisade, une sorte de croisière avec les moyens de transport propres de son époque. Il y fut avec son équipe personnelle de chevaliers templiers, qui portaient tous la chevalière au petit doigt de la main gauche et qui disaient toujours « Beauséant ! » pour se lancer à la bataille, sauf une fois où en disant « Orso ! » on les*

*avait confondus avec des suiveurs particuliers (à particules) d'Arthur l'Ours.*

*Au retour de leur croisade, le roi Louis IX, son jeune fils Jean-Tristan né en Égypte en 1250 et son cousin d'Anjou ramenaient pas mal de reliques. Ne sachant que faire au juste de tous ces vieux objets sacrés moisis qui n'avaient pas, disons-le, très bonne odeur (de sainteté), ils se dirent entre eux trois et quelque peu snobés : « Go Zion ! » Allons à Sion, saluer Sœur Magdaléna et voir si c'est vrai qu'au lieu de vieillir elle rajeunit sans cesse à force de jeûner et de ne déjeuner que du cœur de lion refroidi et de la confiture de cheval blanc. Comme présents, ils lui offrirent les reliques. A leur vue elle entra en transe, eut une autoscopie et prophétisa. Ce sont les prophéties de Nôtre Dame, qu'en latin-hébreu on a mal écrit « Nostradamus ». Ces prophéties, attribuées à un homme par misogynie congénitale et à cause des habituels changements de sexes du frère de Sœur Magdaléna, ancien disciple du grand derviche gyrovague grec Tirésias, qui fut camarade d'Orphée et comme lui lyrique et triste, c'est-à-dire, lyriste, bien que pour des raisons diamétralement opposées, ne peuvent pas se réaliser car ce sont des prophéties inversées : elles racontent le passé. Les trois copistes juifs de Nostradamus ont copié à l'envers les anecdotes de Merlin en salissant les noms propres, et rirent à l'avance en pensant à la farce fuguée qu'ils étaient en train de jouer sur leur orgue portatif aux historiens futurs de la religion d'en face. Signées « Chrétien », les prophéties de Sœur Magdaléna devenaient apocryphes. Même si elles expliquaient tous les mystères du Sauveur Sauvé, on n'y croirait jamais et leur vérité se perdrait. Cependant on les retrouvera dans le Scivias de la belle Hildegarde de Bingen, qui s'en souvenait depuis cette existence antérieure et conservait dans le placard de sa cellule sans jamais les en sortir la grande Scie et le Sion des antiques disciples de Manu, c'est-à-dire, Em-Manu-El, le prêcheur sans péché repêché de la Science Gaie, qui sans*

*se dépêcher deviendra mille ans plus tard la science qui guérit par le rire.*

Le vent se mit à souffler et la fontaine cessa de parler. Parsifal se vit tout seul et appela : « Gauvain ! Lancelot ! » Personne ne lui répondit. Plus triste que Tristan l'ermite, il ne savait que faire ni où aller. « Fou, triple fou ! » se dit-il en frappant son front. Les oiseaux chantaient dans une langue intraduisible même par lui doté de la glossolalie.

Alors Blanchefleur lui parla.

Autour de la fontaine qui parle poussaient des fleurs qui parlent aussi.

« -Monsieur le Fou, je suis Blanchefleur, lui dit-elle. Cherchez, et vous trouverez. -Es-tu une fée, toi qui parles ? -Je suis une fleur, à tes pieds. -Il y a beaucoup de fleurs alentours. Comment deviner quelle est celle qui me parle ? -Ni narcisse ni marguerite, je suis Blanchefleur de Pommiers. -Suis-je à Avalon, l'île aux Pommes ? Suis-je mort et ressuscité ? -Que dis-tu là ? Tu perds la tête ! Nous sommes à Sion, au Carmel du Mont Ida, dans le verger des finesses d'Amour, sous un pommier à pommes dont je suis une fleur tombée par le coup de vent. Ramasse-moi, pose-moi sur l'eau claire et je te dirai un secret. -J'obéis, qu'à cela ne tienne. »

Comme prévu Blanchefleur, au contact de l'eau, se montra à Parsifal sous l'aspect d'une jeune fille qu'il salua très courtoisement, ce qui la fit rire.

« Si ma révérence t'amuse, c'est que tu ne dois pas être instruite de l'existence d'un vin plein de petites bulles qui donne naissance à l'euphorie du code de la courtoisie.

-Je ris de joie, car tu m'as fait devenir femme. Même en fleur je suivais ta doctrine gaie. N'es-tu pas le grand pur, le maniaque, le sage qui passe pour fou ? Je te reconnais bien, malgré l'âge. Car tu as pris un coup de vieux, ma foi, et je crois que tu radotes avec tes histoires de vin doux et d'amour courtois.

-Ni les fées ni les fleurs ne savent apprécier l'Homme à sa juste valeur.

-Tu as prêché la Science Gaie, et je te retrouve bien triste. Ne suis pas cette pente. Viens. Je veux t'aider à remonter la côte. Viens boire l'élixir d'éternelle jeunesse et manger une pomme d'or du jardin de l'espoir hybride.

-Arrière, Ève, tentation, arrière ! Ne me touche pas ! Ne me parle plus ! Disparais, magicienne, comme tu apparus !

-Et mon secret ? Je l'ai promis. Il faut que je le dise.

-Silence ! Je ne veux rien savoir ! De toi ne peut venir que le mensonge. Fuis de ma vue !

-Oh, Perceval ! Pourquoi te conduis-tu si mal avec ta Blanchefleur qui t'aime ? Es-tu donc si peu sûr de toi que ta peur devienne de la haine ? Quant au secret, je le dirai, pour une fois à haute et intelligible voix : De Noël jusqu'à Pentecôte il faut, pour ne pas pécher, avant de les manger, tout simplement peler les pommes. Lancelot ! Gauvain ! Keu ! Répondez-moi ! C'est Blanchefleur qui vous appelle. Venez vite ! Perceval est à la fontaine ; venez ! »

Le premier arrivé, à la vitesse du gaz d'éclairage, fut le roi mage Gaspard, qui n'était autre que l'ancien Keu, sénéchal du roi Arthur comme chacun sait, bien que cela implique croire en la réincarnation.

« Belle Blanchefleur de Pommiers, que peut Keu pour votre service ?

-Voyez : c'est Perceval qui me rend triste.

-Lui, Perceval ? Non, c'est Tristan. N'importe, je le défierai. »

Et Gaspard qui ne reconnaissait ni Manuson maître, ni Perceval son compagnon à la Table Ronde, s'avança à mains nues, menaçant l'étranger causeur de tristesse. Blanchefleur s'interposa ordonnant le calme.

Alors le chevalier aux paroles de miel et au cœur d'or, vêtu comme le roi Melchior, le beau neveu Gauvain se présenta et dit :

« Encore ici, Parsifal ? Qu'y a-t-il, Blanchefleur ? En si bonne compagnie, pourquoi nous appelles-tu au secours ? -Tu connais Blanchefleur, fripon ? -Diantre ! C'est ma cousine. -Quand tu la tiens par la main, le roi n'est pas ton cousin. -Certes non, vu que c'est mon oncle ! -C'est plus décent que s'il était ta tante ! -Tiens, Keu est de retour ? Et si j'avais appris à faire la cuisine..? - Paix ! » dit alors Manu. A ce mot Keu le reconnut. « Et Balthazar ? » demanda Perceval. Les autres se regardèrent, émus. Blanchefleur ne comprenait rien, ignorante de ce que les chevaliers bretons venaient d'Orient déguisés en rois magiciens pour le long chemin.

« Il doit être encore au bal de la cour, à Tintagel. Il n'invite à valser que la jeune veuve joyeuse. Iseut en pleure de jalousie. Il ne s'en soucie pas davantage que de sa vieille mère Vivianne, l'ingrat. -Keu toujours en train de médire ; un jour de Tristan, le lendemain de Lancelot. Que je t'y prenne à parler mal de moi, et je te mettrai sur la tête le chaudron des Celtes à l'envers! -Le bizarre du bazar qui ne croit pas au hasard arrive du bal à cheval, dit Manu. -Lancelot ! exclama Blanchefleur en tombant dans ses bras. -Sœur Blanche, belle sœurette, tu te laisses conter fleurette par ces enjôleurs cavaliers ? Toi la gardienne des fruits précieux de la gaie jeunesse, qui oserait te faire pleurer saura le goût de mon épée avant d'avoir croqué la pomme de ton joli petit pommier. -Frère, jette ta lance à l'eau pour qu'ils voient tous le prodige de cette fontaine qui parle et qui se met en ébullition dès qu'une arme noble y tombe. »

Sitôt dit, sitôt fait ; la fontaine se mit à bouillir. Gauvain dit à Keu : « Prends vite de l'eau chaude et fais-nous la soupe. J'ai une faim de loup-garou. » Lancelot l'en empêcha. Avant de pouvoir prendre l'eau, il fallait retirer la lance. Qui osera ? De peur de se brûler les doigts, Keu et Gauvain dirent en chœur : « Pas moi ! » Parsifal s'avança et sortit de l'eau bouillante la lance. Il la tendit à Lancelot, qui la refusa : « Elle est à toi, tu l'as bien gagnée. »

Blanchefleur, très vite, fit un baume avec des herbes grasses pour soulager la brûlure de son ami.

« D'où te vient cette lance ? Je la reconnais. C'est une sainte relique. J'en ai vu une copie bien mal falsifiée chez l'hôte où j'ai passé la nuit dernière. »

Blanchefleur intervint. « Tu a dormi chez le riche roi Pelé et tu ne lui as pas posé la question qu'il attendait de toi pour que ses jambes puissent enfin repousser. » Keu ironisa : « Guillaume Tell lui prêtera sa jambe de bois, il en a trois ! » Perceval répondit : « Si je ne l'ai pas interrogé, c'est parce que je savais où j'étais, et que j'avais des hallucinations à cause de la magie du lieu, de la fatigue du voyage et du jeûne. Je suis fou, pas idiot. Merci beaucoup pour ton remède, Blanchefleur, tu m'as guéri. Qui t'a enseigné la médecine ? -C'est Iseut la Blonde, l'amie de Tristan. Elle l'a guéri d'une blessure empoisonnée. Il lui a donné son amour en échange de la guérison.

-Je croyais qu'ils avaient bu par erreur dans une même tasse portugaise en or dessinée sur un pentagone convexe pythagoricien et que depuis on appelle *grazahall* un vin sans alcool mais aux fines herbes comme une espèce de fromage frais ou de petit-suisse, qui les avait fait s'aimer pendant trois ans, puis se quitter. » Après un instant de silence pendant lequel tous les personnages se regardèrent un peu gênés, Parsifal reprit, à voix basse : « Écoute, Blanchefleur, j'ai une mission : aimer Dieu. Répandre la Paix. Dieu serait jaloux de toi si je t'aimais. J'ai fait le vœu de rester chaste. Je le voudrais bien, mais hélas ! je ne puis t'aimer. Ne pleure pas. Je t'offre la lance magique qui fait bouillir l'eau des fontaines. Garde-la. C'est une puissante relique. La vie, ici-bas, n'est que sacrifice. » Blanchefleur s'éloigna pour pleurer en silence sans être vue, agenouillée et priant devant la lance sacrée.

Lancelot était tout pensif. Keu et Gauvain mangeaient sans rien dire la soupe au vin d'Auvergne qui leur réchauffait

respectivement le cœur de loup et de lion qu'ils avaient là où toute créature a son cœur. Parsifal observait médusé la brûlure de sa main guérie. « Si tu étais le roi Arthur, dit Lancelot à Parsifal, je te demanderai un don et la loi de la chevalerie t'obligerait à me l'accorder. -Que veux-tu, ami ? -L'impossible ; tu me connais. - Dis toujours. -Épouse Blanchefleur, elle t'est destinée. Ne dis pas non. Je vais t'expliquer comment il faut s'y prendre. Cela s'appelle *tantrisme*, de *Tantris*, le nom de Tristan inversé. C'est lui qui me l'a enseigné, et je te jure que ça marche. Un homme peut aimer une femme, et réciproquement, en restant parfaitement chaste. C'est même en cela que consiste la chasteté authentique qu'on appelle la sainteté. Bien sûr, c'est un secret initiatique. Mais, comment crois-tu que nous faisons avec ma jeune veuve ? Arthur est mon roi et mon ami, jamais je ne le trahirais, tu le sais. Geneviève est son épouse légitime et, comme pour tous les rois et toutes les reines, leur mariage, c'est du protocole et de la raison d'État. Elle a le droit à la polyandrie et elle l'exerce. Elle a l'habitude d'avoir des amants, des chevaliers-servants, des caprices, et des Sigisbées même ! Moi, ce n'est pas pareil, je l'aime. C'est mon seul amour. Il n'y a pas d'adultère, car nous nous aimons chastement. Tristan avec Iseut font de même. Son bel oncle le roi Marc n'a jamais eu des bois de cerf ; il en a assez avec ses oreilles de cheval !.. Donc, tu peux, et tu dois, avoir Blanchefleur pour amie, car elle t'aime, elle te l'a dit, et Dieu ne te défend pas de l'aimer chastement, au contraire. Je m'y connais : Dieu sera très content. Je sais qui vous arrangera un beau mariage morganatique : Sœur Magdaléna ! Tu ne la connais pas encore. Je te la présenterai. Tu verras, elle est formidable. C'est elle qui m'a donné la lance qui fait bouillir la fontaine. Je n'ai jamais su pourquoi. Mais je crois que tu pourrais me l'apprendre, car cette lance, tu l'avais déjà vue, n'est-ce pas ? »

Alors nos quatre chevaliers de la Table Ronde se mirent en route, suivis de près par Blanchefleur qui portait avec onction la lance,

en direction du couvent où Sœur Magdaléna était la prieure, à Sion, avec sa sœur de lait, Sœur Marthe, et son demi-frère Lazare le naziréen, qui rendait un culte subsidiaire à Tirésias dans l'espoir de récupérer au moins l'une des deux choses qu'il avait perdues en ressuscitant, l'usage de la parole ou sa virilité. Devant eux allaient les bœufs avec les bagages, réunis par Keu, qui s'était calmé entre temps.

Ils n'étaient pas à mi-chemin que leur barrèrent la route les quatre chevaliers qui avaient passé une nuit au château fada, comme sans doute vous vous en souviendrez.

« Amis, Dieu vous garde, salut à vous », dit Parsifal en les voyant. Ne comprenant pas la langue dans laquelle il s'adressait à eux, les chevaliers ne lui rendirent pas son salut. Lancelot, par prudence, fit avec la lance un cercle protecteur autour d'eux et Blanchefleur s'offrit comme interprète, car il fallait bien engager des pourparlers si l'on voulait passer de l'autre côté sans tarder.

Sont-ils de la maisnie du roi Arthur ? Non point ! Chacun sert une dame. Leurs noms ? Ils déclarèrent être, respectivement, à Mélusine, à Morgane, à Viviane et à la Dame Veuve. Cela fit rire Parsifal, car il savait que ces quatre dames étaient une seule et la même qui change de nom à chaque saison, son alliée Incognito, la reine des fées. Son rire offensa les chevaliers et on dut leur expliquer que le rieur était un fou qui riait sans motif, cycliquement, ce qui était fort utile pour connaître l'heure. A leur tour les chevaliers des fées demandèrent leurs noms aux pèlerins. Gaspard, Melchior et Balthazar, venus d'Orient pour se faire initier par Sœur Magdaléna et devenir chrétiens tous trois. Pourquoi n'avaient-ils qu'un cheval et allaient tous à pied ? Nous sommes templiers et en état de pénitence. Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire pour vous aider ? Dites-le nous, ou laissez-nous passer, nous vous en saurons gré. De quel temple êtes-vous ? Le temple du Pilier. Quel pilier ? Celui qui soutient le monde. Où donc est-il ? Et qu'est-ce à dire ? Messires, s'il vous

plaît d'en savoir plus au sujet de notre doctrine, venez donc avec nous à Sion, faisons la route ensemble, elle n'est pas longue. Soit, répondirent-ils, n'est-il pas vrai que l'on dit : « Plus on est de fous, plus l'on rit » ? La beauté de Blanchefleur était sans doute pour quelque chose dans cette brusque décision. Parsifal, mis au courant, se contenta de rire de temps à autre pour ne pas compliquer la situation.

Au prieuré de Sion, on affichait Complet. Il fallut faire des cabanes et des tentes pour camper tout autour. Qui donc étaient les hôtes de Sœur Magdaléna ? Les Croisés de retour d'une de leur *Quête*. Chargés de reliques, ils avaient fini par trouver le bon chemin aidés par un syndic de bonnes. Ces servantes dévotes revenaient de visiter leur patronne Sainte Marthe, et d'une main elles tenaient le baume tandis que dans l'autre elles montraient leurs baux signés et authentifiés, avec grande joie et fierté. Sur le parchemin incomplet que les Croisés avaient pour s'orienter dans la Camargue, les bonnes tracèrent le chemin qui des Baux à Sainte-Baume leur permit d'arriver, dès le lendemain matin, au carmel des druidesses. Ayant appris la nouvelle du retour des croisades de son ami d'Anjou, le roi Arthur s'était fait annoncer avec ses gens de Carduel. Mais pour lui non plus il n'y avait pas de place à l'hôtellerie, bien que les Croisés eussent voulu lui céder la leur, le roi Arthur, qui aimait camper et même dormir à la belle étoile pour le plaisir de revoir de loin briller sa grande ourse qu'il regrettait d'avoir laissée garder à d'autres, refusa poliment. D'ailleurs son chambellan lui suggéra d'aller dormir à Tintagel, là il avait pris naissance terrestre. Les quatre chevaliers champions des fées en profitèrent pour l'escorter. Il y avait au moins cinq ans, disaient-ils, qu'ils tournaient en rond dans les forêts comme dans un labyrinthe, à la recherche du Château Fada où ils avaient passé une nuit et oublié, disaient-ils, une coupe en or qu'ils voulaient à tout prix récupérer avant de revenir dans leurs foyers.

Car sans cette coupe leurs épouses leur feraient mauvais accueil et ne les laisseraient pas même rentrer chez eux.

En s'approchant du feu où le repas cuisait dans une grande marmite, Arthur reconnut son sénéchal. « Que fais-tu là, mon vieux ? Et ce tablier ? Quelle allure ! Tu ressembles à un maître libre des maçons français, pas à un templier ! –Ne ris pas de moi, sire, et mange dans mon écuelle, car il n'y a pas de vaisselle pour tout le monde en ce lieu. » En effet, deux par deux, les convives mangeaient la bonne soupe du maître Keu. Blanchefleur mangeait dans la même assiette que Perceval, ce qui en principe devait les unir comme le philtre bu par Tristan et Iseut. Arthur, qui aimait fort les jeunes filles, remarqua Blanchefleur et prit Perceval pour son père. Lancelot lui apprit qu'ils étaient fiancés. Arthur dit : « Je m'oppose, il est trop vieux pour elle. » Gauvain dit : « Il peut rajeunir. –Rajeunir ? Autant demander la Lune ! –Justement, j'ai entendu dire qu'avec des pierres de Lune on fait un élixir de jeunesse. Parce qu'un jour de Lune dure vingt-huit jours de Terre. Chaque fois qu'on boit un verre de cette jouvence en pensant à un abbé, on rajeunit de vingt-huit jours. Tu souris, mon bel oncle ? A condition d'avoir assez d'élixir à boire de suivie, on peut revenir ainsi à l'âge souhaité et rajeunir au lieu de vieillir. –Je n'y crois pas, dit Arthur. –Mon bel oncle, répliqua Gauvain, c'est pourtant sûr. Il est prouvé, scientifiquement, que les personnes lunatiques restent jeunes plus longtemps que les autres. –Et tes pierres de Lune, comment te les procures-tu ? –Avec un accélérateur d'atomes, on entre en transe d'apesanteur et si le vent vient de Sirius, d'un saut de chat bien chaussé avec des bottes adéquates, tu sais, celles qu'on garnit tout autour avec des poils de la barbe des rois vaincus, et avec une longue canne, comme celle des athlètes qui sautent à la perche au lieu d'aller la pêcher, eh bien, on peut arriver très vite à la Lune. –Mon beau neveu, tu lis trop de romans de sciences comiques, cela te sèchera la cervelle comme une anamorphose conique. Mais termine : comment reviens-tu de

la Lune chargé de tant de pierres ? –C'est encore plus facile, mon bel oncle : la loi de la pesanteur joue en ma faveur. –Idéal pour se tordre le cou, ton histoire. –Sauf si on se munit d'un parachute. Tristan l'a inventé pour qu'on s'en serve. –Tristan ? –Oui ; quand il s'est lancé du haut de la balustrade de la chapelle du Mont Hideux, pour échapper au bûcher, tu sais bien. Le vent s'est engouffré dans ses vêtements amortissant sa chute de sorte qu'il s'est à peine enfoncé jusqu'au ventre dans le sable mou du rivage. D'une telle hauteur, en tombant sans ce parachute improvisé en ailes d'anges, assurément il se serait tué. –Donc, dit Arthur, si je vais un jour dans la Lune, je dirai à Tristan de m'accompagner. » Et tous se mirent à rire, ce qui attira vers eux le regard de Parsifal. « Ils se moquent de moi, lui dit Blanchefleur à l'oreille. – Pourquoi donc ? –Parce qu'ils te croient vieux. Arthur te prend pour mon père. –Ton père ? Vois, j'aimerais mieux l'être que ton ami. Mais si tu en es offensée, je te défendrai et le roi te fera des excuses. –Laisse tomber. Tu ne peux pas être vieux, puisque tu es un micro dieu et que les dieux vivent hors du temps. –Quant à l'aspect, tu me donneras à manger une de tes pommes et je serai plus beau que Lancelot. » Ce fut le tour de Blanchefleur de rire et du coup, tous les chevaliers tournèrent vers elle leurs regards à la fois, ce qui fit que, de honte, elle se rendit invisible et redevint une petite fleur de pommier. A la vue de ce prodige, tous en restèrent bouche bée.

« Arthur, dit Keu, c'est de ta faute si Blanchefleur nous a quittés. –De ma faute ? Je ne comprends pas. » Gauvin, qui a le vin triste, pleurait comme une madeleine orpheline en disant : « Cousine, petite cousine, Blanchefleur, reviens ! »

Parsifal dut lui prêter son mouchoir bleu fleurdelisé. « -Neveu, d'où sort cette cousine que je n'ai jamais vue ? -C'est une cousine adoptive. -Ah ? -Je veux dire : elle m'adopta pour son cousin. - Une fille de Mélusine ? »

Au nom de Mélusine, le chevalier qui se disait son champion mit la main à la garde de son épée, un réflexe instinctif ou conditionné. Parsifal (car entretemps la glossolalie faisait son effet) lui dit alors : « Du calme ! On ne tire pas l'épée pour si peu. -Fou, tu me sembles trop sage, et ce lieu chargé de présages me paraît mystérieux et peu sûr. Les fées vivent dans ces bocages. Ton amie l'interprète vient de disparaître subitement. Il y a anguille sous roche, ou bien c'est Merlin qui est dans l'air. -Beau chevalier de Mélusine, les reliques dont ces parages sont remplis ont plus de pouvoirs que les fées. Si vous cherchez la tasse d'or, sachez que pour la conquérir vos armes d'acier ne vous seront d'aucune utilité. -Dites-moi donc, que faut-il faire ? -Inventez-vous des armes à feu. Elles se font en chocolat. Les meilleures viennent de l'atelier de Guillaume Tell, en Suisse. -Guillaume Tell ? On le connaît ! Il n'a pas très bonne réputation. On dit qu'il fait des horloges qui chantent parce qu'il met un oiseau dedans. Ce n'est qu'un fou de précision, quand il ne joue pas du violon. - Je vois que vous n'aimez pas la musique, je n'insisterai pas. Bonjour ! -Attendez ! J'aimerais m'instruire. Au sujet de la coupe d'or que nous avons laissée à Tintagel, pouvez-vous me donner un indice ? Allons-nous enfin la récupérer ? -La tasse d'or n'est qu'un symbole. Personne ne l'a jamais vue vraiment, si ce n'est en rêve. C'est une soucoupe volante qui se montre là où elle veut, car elle a la capacité d'être partout à la fois, n'étant nulle part en ce monde. C'est la métaphore d'une force vivante qui donne la vie éternelle et la joie. La chercher consiste à réaliser une ascèse, lente et longue, mais qui conduit à la libération de l'âme. Oublie la coupe, aime sa quête ; c'est ton salut que tu feras. »

Pendant que Parsifal prêchait, tous l'entourèrent, subjugués et silencieux. Arthur n'ayant pas sa lance sur lui frappa le sol du pied aussi fort qu'un grand guerrier peut le faire et protesta : « Qui est ce chevalier philosophe qu'on a omis de me présenter, à moi, roi Arthur venu des lointaines étoiles pour conduire les

templiers de Terre jusqu'à l'Éden de l'immortalité ? Moi qui ai construit une table en rond pour qu'en tournant cette roue illumine le monde de ses rayons ! Moi que le naziréen judaïque qui enseignait aux Esséniens essaya d'imiter un jour en asseyant treize convives à une table qui ne tournait pas assez rond, dans le vain espoir de résoudre la quadrature du cercle par la duplication du cube ! -Roi Arthur, je ne suis pas chevalier, mais poète, et gardien du septième rayon. Tu peux quitter cette planète quand tu voudras, car ta mission est largement accomplie. Quant à moi, j'ai reçu la charge de ta table tournante, jusqu'à la fin de ce monde-ci. -Je prends note, l'Ami, mais dis-moi ton nom, je te prie. -Ne me priez pas, Grand Sire. Mon vrai nom, je ne puis le dire en public ni à haute voix. Mais vous pourrez le lire car il sera écrit sur le dossier du siège dangereux ou sur le bord du graal la prochaine fois qu'il vous apparaîtra, à la Pentecôte. En Perse, il y a longtemps, j'eus pour nom Manu ou Mani, un héritier du sang de Zoroastre. Cette humanité, qui est déjà la cinquième sur Terre, depuis Adam, eut cinq prophètes qui se sont appelés Bouddha, Zoroastre, Jésus, Mani et Parsifal. L'humanité sera sauvée tout entière, d'un bloc, en une seule fois, à la fin du grand jour coque d'œuf conique. Elle fera un grand écart, un saut quantique, auquel elle s'exerce depuis plus de mille ans en chantant des cantiques, dans la cinquième sphère où la matière énergétique est de la gélatine et de la glu cosmique. Tous les peuples l'ont su depuis toujours et ils l'ont enseigné. C'est le mystère de la résurrection de la chair, la reconstruction du temple, du corps de gloire dans les cieux. Il n'y aura qu'une religion vraie, l'autarchie, qui libère de l'ignorance. La science avec sa grande scie aura limé toutes les différences doctrinales et poli la tique collée aux oreilles des chiens de chrétiens sceptiques, de sorte que tout le monde saura depuis la première leçon d'arithmétique et sera d'accord avec, la formule réellement magique mais tout à fait exacte que le démiurge lointain appliqua pour façonner des corps

en matière mortelle. Cette équation irrationnelle connue de tous dit que deux au carré est égal à l'infini, chose que le mythe de Narcisse divulgue depuis la plus haute antiquité. La démonstration est monstrueusement facile : l'être absolu étant par sa totalité une sphère de zéro dimension, c'est un bipoint dont chaque moitié est un miroir concave où l'on voit à l'envers l'image reflétée de l'autre point. C'est pourquoi le grand Tout sort de l'unique en unité. Les savants ont déjà compris que les galaxies, qu'ils ont crues innombrables, ne nous fuient point à la vitesse de la lumière par frayeur. Il s'agit d'une simple illusion d'optique due au parallélisme euclidien des miroirs qui réfléchissent à l'infini et en la rapetissant sans cesse, notre seule et unique galaxie. Mais ils ne savent pas encore dans quelle langue mathématique traduire et exprimer cela, pour que le monde ne meure pas de rire en apprenant la vérité. En fait, le monde pourrait rire sans mourir, vu qu'il est immortel, mais les savants ne sont pas encore sûrs de cette chose-là, et par prudence, ils préfèrent se taire. Ils font bien.

Sous ton règne terrestre de mille ans, roi Arthur, la formule du salut s'est transmise par les druides. Quand tu reviendras d'Avalon, tu pourras contempler l'ascension de l'humanité sauvée avec l'aide des fées légères, s'installer dans la cinquième avenue en sphère, le monde astral, n'obéissant qu'aux Douze Lois qui s'incarnent dans leurs défenseurs, vous douze, les chevaliers de la Table Ronde.

-*Nous douze*, Perceval », rectifia Lancelot en lui tendant la lance, « car n'oublie pas que tu es des nôtres. »

« -Assurément, Lancelot, merci. -Et le Graal, dans tout cela ? », demanda Gauvain avec un air de qui tomberait de la Lune.

« -Le Graal, mon cher cousin », répondit Parsifal avec un fin sourire, et il se mit à déambuler en le prenant pathétiquement par le bras comme faisaient autrefois à l'Académie le divin Platon avec ses disciples, « le Graal, vois-tu, c'est un conte de fées, une

histoire pour faire s'endormir les enfants debout. Ce n'est pas à toi que j'apprendrai que les enfants sont les initiés et que pour rêver que l'on dort il faut être plus éveillé qu'il n'est besoin d'être mort pour ressusciter. Comme l'initiation c'est l'adoubement des chevaliers, c'est le travail du roi Arthur, pas le mien. -Chacun son métier, les moutons seront bien gardés. »

Tous se tournèrent alors vers le roi Arthur pour qu'il leur dise où en était la Quête du Saint Graal. « Eh bien, voyez-vous, dit le roi, mon épouse la belle reine enivrante saurait vous en parler mieux que moi. Elle y mettrait des ornements sans fin, des fioritures et des phylactères de Philadelphie (la loge), de sorte que le récit pourrait vous tenir occupés pendant la veillée au cours de plusieurs années sabbatiques consécutives. D'ailleurs c'est elle qui copie dans les grimoires toutes les grimaces et les aventures des chevaliers partis sans retour à la Quête du Graal. C'est un travail de patience, la tâche d'une Pénélope fidèle, une occupation de femme, soit dit sans misogynie aucune. Comme roi du monde sorti des eaux, j'ai à faire attention au calcium, en plus du Graal. En fait, le Graal, pour le roi Arthur, c'est la Pentecôte, une côte en pente et une corde raide. Difficile à monter. Il faut avoir un bon cheval de trait, pas un fin destrier. Le Graal, c'est beaucoup de choses différentes en même temps, je ne peux vous en dire que quelques unes. Je vous mettrai sur la voie. A vous de découvrir par vous-même le reste. Le Graal, c'est, par exemple, une géométrie lunaire, une figure de vingt quatre côtés, qui permet de passer sans se dépeigner de ce monde-ci, matériel, à l'autre monde, l'éthéré. C'est un voyage d'aller simple, sans retour. Avant d'embarquer, la plupart y pense à deux fois. Le Graal, c'est aussi une sorte de petit cyclotron rudimentaire, artisanal, dans lequel on pédale, comme sur un vélocipède, avec une petite hélice au pied du vase, qui tourne en faisant une courbe logarithmique. Copernic croyait qu'avec un télescope, on pouvait *voir le Graal*, parce qu'un farceur ivre avait raconté un peu dans toutes les foires

de Champagne que c'était *un signe dans les astres*. Le brave savant séjourna longtemps à Cobernica, qui lui doit son nom, dans l'attente de voir passer dans le ciel nocturne le Graal comme une espèce de comète ou d'étoile filante. Il avait même fini par calculer que l'étoile des rois mages, c'était sans doute aussi déjà le Graal.

Pour calmer les spéculateurs, Guenièvre m'a recommandé de dire que le Graal, en définitive, est dans le fond cinq choses simultanées, tout en n'étant rien de plus qu'une jolie chimère, mais qui se voient d'un aspect différent en fonction de la dimension dans laquelle on l'observe et où l'on fait les calculs de sa progression arithmétique. Ainsi, dans notre univers sensible et illusoire, le Graal est une sainte relique connue de tous, à l'unanimité. Il s'agit de la grande coupe ou calice d'une capacité pour douze buveurs, qui a été en usage dans les grands jours de fêtes religieuses très solennelles, depuis l'origine des temps les plus anciens, c'est-à-dire bien longtemps avant que moi-même je n'atterrisse venu de la Grande Ourse. Ce calice était déjà en service parmi les quatre générations ou humanités antérieures à la vôtre. Noé le plaça dans son arche avec tout ce que vous savez qu'il avait mission de sauver du déluge universel au moment où la quatrième civilisation terrestre fut anéantie. Noé le confia ensuite au grand prêtre Melchisédech, qui s'en servit chaque fois qu'Abraham venait chez lui pour dîner à l'as de pique, comme qui dirait qu'on s'en va à Pékin. Abraham, un beau soir, l'emporta sous son manteau, pour n'avoir plus à faire le voyage jusqu'au temple de Melchisédech à chaque fois qu'il devait faire le rite du pain et du vin pour honorer Dieu. Il le transmit ainsi à toute sa descendance et de cette manière atavique la coupe où boivent de concert douze hommes sages le bon vin divin arriva entre les mains de la fraternité d'Orphée. Juste avant, les prêtres de Dionysos y buvaient déjà le vin consacré qui, pour eux, était la même chose que le sang de la vigne, laquelle était le corps visible

et végétal du dieu. Mais les disciples d'Orphée qui n'aimaient pas les bachiques dionysiaques, se convertirent à la foi d'Apollon l'hyperboréen et plusieurs siècles après, le calice pour douze appartenait à un groupe de ses prêtres blancs, les Esséniens, descendants d'Orphée. Et c'est parce qu'il faisait partie des Esséniens que le Grand Prêtre Baptisé et Huilé s'en servait dans ses cérémonies.

Une légende un peu morbide mais qui est acceptée par beaucoup d'esprits rustiques a dit et répété que ce calice pour douze buveurs frères de sang selon la fraternité consanguine des vrais chevaliers, aurait servi à recueillir des gouttes du sang qui coulait des plaies de Jésus crucifié. On peut y croire, si l'on veut, mais c'est une histoire sinistre très probablement inventée par des vampires fonctionnarisés.

Bref, le calice, pendant le dernier souper de Jésus, car il y en eut forcément un, servit à instaurer le sacrement de l'Eucharistie, qui est une sorte de clonation sacrée, comme chacun sait. Ce soir-là chacun des douze chevaliers, que les auteurs juifs ont appelés *Apôtres* par erreur de traduction, fit tomber à son tour dans la grande coupe une goutte de sang du bout d'un doigt piqué avec une épingle de nourrice en or. On y versa ensuite le vin béni qui symbolisait le sang de Dio-nysos (le *dieu-nu* auquel Erik Satie consacra un jour ses fameuses *Gymno-pédies*), on mélangea et ils burent tous, devenant ainsi *frères de sang* ce qui avait l'avantage de permettre des réunions d'urgence par télépathie dans la cinquième dimension.

Cette coupe est restée, bien entendue, dans le trésor des Esséniens après que Jésus-Christ les eut quittés. A partir de ce jour-là, les traditions divergent et se contredisent. Car pour les uns le calice aurait été conservé par Joseph d'Arimatee, mais d'autres affirment que ce serait Marie-Madeleine qui l'aurait retiré en lavant la vaisselle, pour le mettre en lieu sûr comme une précieuse relique, qui fut transmise en héritage à ses enfants et ses petits-

enfants, jusqu'à l'époque du roi Mérovée où il semble avoir disparu mystérieusement dans un sac. Donc, dès ce moment-là, il y a eu deux *gréaux*, et personne ne pourra plus jamais démontrer scientifiquement lequel est le vrai ni lequel est l'autre, étant donné qu'ils n'ont pas d'ADN et que le Carbone 14 est peu fiable : il s'évanouit à la vue du sang.

C'est comme pour la *Joconde*. Depuis qu'un italien l'a volée au début du vingtième siècle pour soi-disant la rendre à l'Italie, son pays d'origine, qui en fait n'existait pas lors de sa première peinture, il y a au moins une demi-douzaine de fausses *Jocondes* dans le monde, et toutes ont leur certificat d'authenticité, vu qu'en fait le voleur italien a rendu au Louvre une copie qu'il avait pris la précaution de faire vieillir en accélérant le temps. D'ailleurs, les américains ont fait la même chose. Ils se sont fait prêter la *vraie Joconde*, et ils ont rendu une fausse. La meilleure preuve de tout cela, c'est qu'on laisse photographier le tableau par les japonais. Vous pensez bien que le Louvre ne laisserait pas faire cela si c'était l'authentique qu'il montre aux touristes.

Donc, pour le Graal tridimensionnel, c'est pareil que pour la *Souriante* : il y en a qui ont poussé un peu partout comme des champignons hallucinogènes de la Haute Mongolie occidentale. Dans la quatrième dimension, c'est autre chose. Là, le Graal représente la tribu qui descend d'Adam avant le Péché originel. A cette tribu appartenait Jésus, notoirement né d'une mère Parsi, c'est-à-dire *conçue sans péché*. On reconnaît toujours les hommes qui en sont au fait qu'ils vivent sans travailler, et les femmes n'y enfantent pas comme les autres, vu que ces deux choses sont les punitions du Péché.

Dans la cinquième dimension, le Graal est une comète qui montre la route à suivre pour aller droit au ciel, ce qui revient à faire le Chemin de Saint Jacques de Compostelle. Dans la sixième dimension, le Graal est le secret primordial de la Création, c'est le savoir ou *gnose* que le bouddha reçoit dans l'illumination et qui le

fait éclater et se tordre de rire à en rouler sous les tables, les rondes surtout, parce qu'on y roule et on y rit beaucoup mieux que sous les tables carrées ou rectangulaires. Et enfin dans la septième dimension, le Graal n'est rien d'autre que l'aséité divine, que les hindous chantent en disant OM.

Comme les gens sont encore très peu spirituels et au contraire beaucoup plus matérialistes, le seul Graal qui les intéresse, c'est le calice pour douze buveurs dont il existe, comme j'ai dit, deux exemplaires authentiques mais un peu différents, l'un réservé aux dames et l'autre en usage chez les vampires. L'un de ces deux *gréaux* était forcément dans les bagages de Joseph d'Armathie quand l'apôtre Philippe l'envoya évangéliser la Grande Bretagne actuelle, l'an 63, où il arriva à Glastonbury comme par hasard, et s'y installa avec sa famille et ses élèves comme un druide quelconque de plus, passant inaperçu malgré sa tessiture de castrat ou de haute-contre et ses longues moustaches de chat à l'envers, qui lui donnaient toujours l'air de rire en partant, de sorte qu'on l'avait surnommé le gai-part, autre erreur de traduction du nom de félin italien *gattopardo*. Cela fit couler tant d'encre qu'on en a même fait un film, encore regardé comme un vrai chef-d'œuvre du septième art.

Quant à l'autre coupe, celle du dernier souper... »

Un coup de tonnerre bien inattendu coupa la parole au roi Arthur. Le vent de l'orage fit voltiger Blanchefleur jusque dans le ruisseau qui la transporta au fil de son courant triphasique aussi vite qu'il put jusqu'à la chambre ovale d'Iseut la Blonde, le plus souvent assise près de ce cours d'eau afin d'y voir flotter les écorces taillées par Tristan qui lui donnait rendez-vous sous le grand pin parasol en été et du côté de chez le Chevalier au Cygne de Léda en hiver.

Arrivée chez Iseut, Blanchefleur se fit connaître. Iseut prit délicatement la fleur de pommier qui flottait sur l'eau, la posa sur

la paume de sa main grande ouverte avec les cinq doigts en étoile. Elle souffla doucement sur la fleur pour la faire entrer en contact avec la flamme d'une bougie, sans que son souffle l'éteigne, et Blanchefleur acquit alors à nouveau sa forme humaine. Elle expliqua à Iseut son aventure avec Perceval, son projet de mariage, et lui demanda permission, conseil, bénédiction, etc. Puis Iseut lui donna son passeport international, et un jeune palefroi, chaud et savant, de robe isabelle. Pour retourner à la cour d'Arthur en toute sécurité, Iseut confia Blanchefleur à Tristan qui l'escorta jusques après le Gué Aventureux, et ensuite reviendrait aussitôt chez Iseut en secret.

Au cas où le Tentateur de la ville tentaculaire aurait tenté de les abuser en leur proposant des imperméables faits avec des restes de la tunique de Nessus, les chevaliers se mirent à l'abri de la pluie, chacun dans sa cabane ou dans sa tente, sauf ceux qui avaient l'hospitalité de leur oncle. Lancelot réfléchissait encore à ce qu'on raconte au sujet du Graal. « Pour moi, disait-il, du calice des fleurs parlantes on a pris modèle pour imaginer le Graal, qui fait des prophéties, c'est-à-dire, qui parle, tout en étant un calice, comme le calice d'une fleur. –Et quelle fleur, selon toi, a servi de modèle ? » lui demandait Gauvain distraitement, tandis qu'il pensait à sa petite cousine. –Peut-être une fleur de calla, qui est une fleur très pure, ronde et à la fois un symbole phallique, une sorte de temple de Vesta végétal, circulaire, avec au centre la flamme éternelle. »

Un peu plus loin, Parsifal conversait avec Keu, qui lui posait des devinettes. « Qu'ont en commun la Table Ronde et l'Académie Française ? » Parsifal donnait sa langue au chat. « Eh bien, ces deux institutions vénérables entre toutes ont un pouvoir identique : chaque fois que la Mort y passe, un chevalier s'y transforme en fauteuil. N'est-ce pas une belle métamorphose ? » Parsifal en convint. « D'ailleurs, ajouta Keu, les Académiciens emploient encore l'épée, en souvenir du temps où ils étaient

chevaliers de la Table Ronde. » Puis Keu, après un silence, interrogea Parsifal : « Crois-tu que pour voir le Graal, on soit obligé de mourir ? –Je crois, au contraire, qu’il faut vivre ; et c’est ce qu’il y a de plus difficile. Vivre pour apprendre à vivre d’amour, et pour apprendre à aimer sans condition, de façon pure et altruiste, totalement désintéressée. L’erreur des gens, c’est de tout comprendre à l’envers. L’ignorance domine, et ils sont rares ceux qui savent qu’ils sont des ignorants. –Parle donc, instruis-moi, toi qui es si savant. –Mon bel ami, dit Parsifal, je parle beaucoup trop depuis que je suis avec vous, les chevaliers d’Arthur. Je parle tant que je crains de devenir un charlatan. –Ça ne pourrait pas mieux tomber, répondit Keu ; car tu ferais le camelot, et moi, j’empocherais les bénéfices. Je sais y faire. Je sers Arthur depuis longtemps. S’il est un riche roi sorcier, c’est qu’il est né à Tintagel, sous l’égide de Merlin. Mais c’est moi, Keu, son sénéchal, qui l’ai enrichi en vendant pour son compte les peaux des ours qu’il tue à la chasse. –Les peaux d’ours ? fit Parsifal interloqué. –Oui-da, renchérit Keu, sauf si c’est un ours blanc qui mange du saumon cru. –Tiens donc, pourquoi ? –Arthur m’a dit qu’ils sont sacrés, parce que sous leur peau se cache un japonais. –Est-il plus riche que Pélez le roi pêcheur ? –Ah ! Laisse-moi rire ! Pélez est un pelé. Il est riche par antiphrase. D’ailleurs, il ne pêche pas. –Et que fait-il donc en barque sur le Rhin avec une canne à pêche à la main ? –C’est un secret : il cherche l’or du rein comme certains poètes disent chercher l’or du temps, tu me comprends. –Pas bien ; explique. –Il a mis un aimant au bout de sa ligne, une petite machine atomique qui fait tic-tac ou drelin-drelin, je n’en sais trop rien, quand il y a de l’or dans la zone de radiation. Tu vois ce que je veux dire ? –Pas le moins du monde. Mais dis-moi, Keu, le roi pêcheur, c’est aussi le roi du Graal, pas vrai ? –Diable ! En voilà une de bien bonne ! Le roi du Graal ? Il faudrait voir ça de plus près. Parce que je t’assure, moi, que le vrai roi du Graal, c’est Arthur, ou personne.

Il n'y a qu'à la Table Ronde et à la Pentecôte que la Colombe apporte le Graal, et tous nous faisons bombance à l'œil. – Comment ça ? – Eh bien, le Graal arrive dans un battement d'aile... – Une aile à poil ou une aile à plume ? – A plume, sans doute, parce qu'ensuite, il nous laisse quelque chose d'écrit. Donc, je disais, le Graal arrive à toute allure, comme un engin supersonique. – Ce doit être à la vitesse de la lumière. Il a une hélice ? – C'est possible. Mais on nous a recommandé de ne pas chercher à voir de près ni à comprendre. Moi, je suis plutôt obéissant, tu sais. Donc, il passe devant les chevaliers, qui lui demandent ce qu'ils veulent boire et manger, et aussitôt c'est dans notre assiette. Et l'instant d'après, le Graal disparaît. – Et vous mangez ce qu'il vous donne ? – Je pense bien ! – Autrement dit, vous manger l'hostie comme vous avaleriez un cachet d'aspirine ! – Je ne te comprends pas, Parsifal. – C'est sans importance, continue. Vous mangez quoi, au juste ? – Ce qu'on veut : du faisan, du chevreuil, du saumon à la truffe... – Et dans tout ça, vous ne voyez jamais le Graal ? – Jamais ! On l'entend arriver. On sent le déplacement d'air. On hume l'odeur des rôtis et des sauces. On mange ce qu'on a demandé, et c'est tout. Ça se passe une fois par an, chaque année, à la Pentecôte. – Et après le repas, vous allez faire la sieste ? – Ça dépend. La plupart vont jouter. En l'honneur des dames. – Et les dames, elles voient le Graal ? – Non. Elles mangent dans une autre salle. On ne les admet pas à la Table Ronde. – Es-tu bien sûr, Keu, de n'avoir pas rêvé ce que tu me racontes ? C'est un bien étrange récit. A mon avis, c'est Merlin qui vous hypnotise. Il vous fait croire au Graal comme à un chaudron magique. Le bruit des ailes et le vent, c'est Merlin qui les imite en soufflant entre ses doigts une certaine musique qui vous charme et vous fait dormir. Toute cette bombance est un rêve. Pure illusion. J'en ai fait l'expérience au château de Cobernic, qui passe pour être le château du Graal, mais qui n'est qu'une contrefaçon du diable. Les serviteurs sont en livrée verte,

sa couleur. Le roi Pélez fait semblant de n'avoir pas de jambes ; c'est pour cacher ses pieds de bouc. Chez lui j'ai vu la lance qui saigne, soi-disant. C'est un mensonge, elle ne saigne pas du tout. Elle brille comme un miroir. On y voit le reflet du feu de la cheminée et du manteau rouge que donne le roi à ses hôtes, pour les honorer. Et le repas, je te dirai le menu. Couscous breton : une espèce de tête de veau en gelée, mais sans la vinaigrette. Une horreur ! –Tu en as mangé ? –Penses-tu ! Je suis végétarien. Ensuite, il m'a fait présent d'une épée. Une épée qui ne pèse rien. Une épée si légère, que ça n'est ni de l'acier ni de l'airain, mais je ne le dirai pas à l'envers si je te dis qu'elle m'a semblé en vair. » Keu se leva d'un bond, retombant sur ses pieds comme un chat qu'on aurait tiré par la queue pour l'avoir confondu avec un diable dans l'obscurité, stupéfait : « Tu as reçu l'épée de verre ? Qu'en as-tu fait ? Gauvain la cherche éperdument. –J'en ai fait cadeau à la reine des fées. –En quel honneur ? –C'est ma marraine. »

Keu appela Gauvain. L'orage était passé. Gauvain, Lancelot et Arthur cherchaient ensemble Blanchefleur parmi les trèfles à quatre feuilles. Faisant reproche à Parsifal de ne pas s'en soucier, ils écoutèrent avec étonnement le récit de Keu sur l'épée. Gauvain confirma devant tous qu'il avait fait le vœu de chercher cette épée poétique de couleur verte ou en verre, selon les auteurs peu critiques, et qui avait servi jadis à décapiter le Baptiste. Il devait la donner à Sœur Magdaléna pour obtenir le pardon de ses péchés, sans quoi il irait en enfer, avec le grand chevalier vert à qui il avait coupé le cou à Noël, sans pour cela le tuer, bien sûr. Le chevalier vert lui avait fait promettre qu'au prochain Noël il irait à un endroit précis de la forêt où il lui couperait le cou à son tour, sauf si dans l'année tous ses péchés lui étaient remis. La grande druidesse, Sœur Magdaléna, que tous consultaient très régulièrement, avait prophétisé le pardon de Gauvain à condition qu'il lui portât l'épée de verre. Il avait en l'occurrence plus de

chance que le troubadour allemand Henry Sapin dont le pardon dépendait de la canne sèche d'une vieille barbe de pape qui devait reflourir miraculeusement. Or ni Charlemagne ni le roi Lear, tous deux bien connus pour leur pilosité florale, n'étaient vicaires de Saint-Pierre à l'époque du pauvre Henry. Donc, il fallait absolument récupérer l'épée. Parsifal ne voulait pas la reprendre à la reine des fées.

Pendant qu'ils délibéraient, le héraut sonna sa trompette. Il annonça l'arrivée d'un chevalier et d'une demoiselle. Tous reconnurent Tristan à l'écu, mais ce n'était pas Iseut qu'il accompagnait. Lancelot avait déjà décidé d'aller chez la fée sa mère adoptive pour se faire donner l'épée qui sauverait Gauvain de l'enfer, mais il ne pouvait partir avant d'avoir salué Tristan. Comme le château fada était en fait tout près de là, si peu que l'on connût l'entrée du trou de ver qui servait de raccourci à travers l'hyperespace où l'on voyage en apesanteur et à la vitesse de la pensée ou du désir, Tristan, Lancelot et Gauvain décidèrent d'y aller ensemble. Cependant il advint qu'ils se perdirent dans les bois, qui avaient beaucoup poussé, ce qui défigurait les chemins, et trois mois plus tard ils n'étaient pas encore de retour à Sion. Le roi Arthur, entre temps, était revenu chez lui. Parsifal et Keu dirigeaient la construction d'une hôtellerie nouvelle, assez grande pour y loger tous les invités à la noce de Blanchefleur.

Sœur Magdaléna avait fait un accueil chaleureux à Parsifal qui lui rapportait la lance confiée autrefois à Lancelot. Iseut, lasse d'attendre son ami et assez inquiète de son absence, était venue et repartie sans voir Tristan. Elle en était fâchée. Pour se marier, Blanchefleur dut faire au prieuré de Sion le don d'une relique, et Parsifal d'une autre. Sœur Magdaléna en avait la plus grande collection du monde, qu'elle voulait encore augmenter. Les Croisés lui avaient donné toutes celles qu'ils ramenaient de Byzance et de Jérusalem. Dans le lot, il y avait une ampoule contenant des gouttes du sang de Jésus, des morceaux de bois de

la Croix, et une pièce tout à fait exceptionnelle : la pierre taillée qui servait de couvercle au cercueil du Sauveur Sauvé. Cette pierre flottait sur l'eau de mer, ce qui était la preuve qu'elle était merveilleuse. Plus tard on s'en servit pour faire la table de l'autel élevé au Saint Graal. Le Prêtre Jean réunira un jour dans un même sanctuaire céleste toutes les tables miraculeuses du monde : la Table d'Émeraude ; la Table du Roi Salomon, qui avait trois cent soixante cinq pattes moins celle que lui avait arrachée Tarik à Tolède, en l'an 711, et qu'une fois récupérée on conservait dans une boîte faite avec un morceau de la nef Argos ; les Tables de la Loi de Moïse, qu'on gardait enfermées dans les restes de l'Arche de Noé ; la Table Ronde du roi Arthur, qui tournait seule comme une roue de machine en mouvement perpétuel d'Orffyreus, n'en déplaise au Second Principe de la Thermodynamique que cela contredisait ; et enfin la table du Graal, faite avec la pierre tombale légère qui couvrait le sépulcre du Christ.

Sœur Magdaléna avait dans sa collection le *Ba-Fo-Met* et le calice pour douze buveurs datant de Melchisédech. Gauvain, en bon chien, finirait bien par lui rapporter l'épée qui avait tranché la tête du célèbre Prophète mangeur de sauterelles grillées au miel. Si Parsifal et Blanchefleur obtenaient du roi Pêcheur le plateau d'argent sur lequel on avait donné sa tête à la danseuse, et l'autre tête barbue qui parlait dans la couscoussière, cela compléterait le lot. Les fiancés partirent donc pour Cobernic en quête de ces objets. Keu fut rappelé bientôt par Arthur à Carléon pour affaires. Les chevaliers restés à Sion se divisèrent en plusieurs groupes, selon leurs affinités. Certains s'exerçaient à la poterie, pendant que d'autres préféraient faire des potins pour passer le temps et comme on voit toujours ses propres défauts chez les autres, ils disaient qu'Arthur était un roi bavard, mais que c'était la pâte des hommes avec sa femme, Guenièvre ; de la pâte à gâteau ? Un bavarois ? La spécialité de Keu, peut-être.

La sœur muette, qui commençait à pouvoir parler et savait déjà dire : « Porte ici », leur donnait les leçons de modelage en glaise, ce qui amusait les bretons. Les plus sérieux s'appliquaient à recopier et calligraphier les sermons et les prophéties de Sœur Magdaléna, pour les faire enluminer. Mais les conversations et les discussions de leurs homologues durent les troubler profondément dans leur travail. Car bien des siècles plus tard, des archéologues et des paléontologues, en déchiffrant les commentaires sur le *Cantique des Cantiques*, découvrirent une variante inédite à la légende de Messire Fusette de Fil-à-broder et de la Chatte de Beauté.

L'histoire se déroulait dans un atelier de la naissante industrie textile improvisé dans un vieux château féodal ou de fées, lequel, tout bien pesé, ne pouvait être que le château fada restauré. Les personnages en étaient le chat de lin et la chatte de laine. Ils mélangèrent leurs navettes sans doute pas comme il fallait, vu qu'au beau milieu de l'été ils eurent une fille qui, au lieu de faire miaou comme tout le monde, faisait *drelin-drelaine*. Une chattemite eut fait moins honte à ses parents que cette cloche vilaine. Ils l'expédièrent, pour être rééduquée, dans le département de l'Ille-et-Vilaine. Et on n'en entendit plus jamais parler.

Les ethnologues en conclurent qu'en fin de compte les chats en question avaient de quoi s'en *félix-citer*, car ils s'en étaient mieux tiré que les rois de Thèbes avec leur coquin de fils Œdipe, qu'ils envoyèrent à Corinthe pour qu'il y étudie les différentes variétés de raisin sec et les propriétés chimiques de la rafle, et où une malsaine curiosité lui donna la fâcheuse envie de consulter l'oracle. Connaissant son destin qu'il voulut éviter, ignorant que cela est absolument impossible, il ne fit que s'y précipiter, et au lieu de travailler docilement dans les vignes et dans les caves, on le retrouva parmi des colonnes en train de mendier, les yeux bandés et l'arc délié à côté.

Bref, les templiers, comme on le constate, avaient bien employé le temps qu'ils passèrent au couvent en attendant le retour de Parsifal et son mariage.

Au printemps suivant, tous se réunirent avec les différents objets symboliques au prieuré de Sion où les pieux chevaliers, priant pour que tout aille bien, furent exaucés. Lancelot, à force de baisers et de facéties en tout genre qui la faisaient rire aux larmes, elle qui ne riait jamais que d'une joue, afin de ne pas se rider trop vite, avait obtenu de sa mère adoptive qu'elle lui fisse présent de l'épée légère qui sauverait la tête de Gauvain. Tristan s'était séparé d'eux pour aller chercher Iseut afin de participer ensemble aux tournois et aux jeux floraux qui précèderaient le mariage de Parsifal et Blanchefleur, qui revinrent pour leur part avec les cadeaux reçus du pêcheur de truite et de trésors submergés. Une date fut fixée et on envoya les invitations officielles.

Apprenant qu'il s'agissait d'un mariage morganatique, et comme le roi Arthur était fâché avec sa demi-sœur Morgane, il consulta son druide Merlin. Ce dernier lui assura que le protocole ne l'obligeait pas à assister lui-même à la cérémonie, et que son épouse était tout à fait habilitée à le représenter légalement. Il faut dire pourquoi Arthur en voulait à Morgane.

La jolie fée avait eu jadis un amant qui déplaisait à sa belle-sœur Guenièvre, parce qu'il avait un grand nez. La reine alors sépara Morgane du chevalier, et s'attira la haine et le désir de vengeance de sa parente. La fée ourdit un piège où elle captura Lancelot, et le retint prisonnier pendant dix huit mois, laissant Guenièvre sans nouvelles, ce qui causa son désespoir. Pour tuer le temps de sa captivité, Lancelot ne trouva rien de mieux à faire que de peindre sur les murs de sa prison les scènes cruciales de ses amours avec Guenièvre. Une fois Lancelot évadé, Morgane fit venir son demi-frère Arthur chez elle et lui montra les peintures très ressemblantes de Lancelot, d'ailleurs imprudemment signées, et qui étaient censées prouver leur adultère. Arthur n'ignorait rien

des amours de sa femme et du chevalier, car c'était lui qui avait donné l'ordre à la reine de le séduire pour le retenir dans sa maisnie, vu qu'il était le plus fort et le plus habile des chevaliers et gagnait toutes les batailles. Arthur, en homme sage qu'il était, avait plus d'estime pour Lancelot et ses mérites diplomatiques et stratégiques de grand guerrier que de jalousie pour la beauté de sa femme. D'ailleurs les règles de l'amour courtois qu'il avait lui-même contribué à établir, l'obligeaient à fermer les yeux. Lorsque sa sœur Morgane lui montra les peintures, il en fut très contrarié, à cause de la rupture du secret de ces amours si singulières.

D'autre part, la date choisie pour le mariage coïncidait avec un championnat du monde d'échecs auquel Arthur s'était inscrit et qu'il ne voulait absolument pas manquer. Il avait décidé de s'y rendre avec son vassal le roi Marc de Cornouailles, qui était également un très bon joueur d'échecs et qui s'entraînait depuis un an en secret à résoudre chaque semaine les problèmes d'échecs que publiait dans la gazette du royaume l'invincible champion d'Outre-mer, tandis que Tristan jouait de la harpe à cinq cordes et accompagnait Iseut qui chantait de mieux en mieux avec un tel professeur. Donc les deux rois voulaient chacun pour lui le titre de champion d'échecs, ce qui promettait un tournoi au suspense extraordinaire. Invité lui aussi à la noce, le roi Marc se ferait représenter par son épouse Iseut. En compensation pour leur absence, ils avaient promis d'envoyer un cadeau exceptionnellement couteux.

Le championnat d'échecs se déroulant à Paris, les deux rois eurent l'occasion de s'amuser comme des fous, en particulier avec les grisettes. Tous les soirs, après la partie d'échecs qui duraient six heures, ils allaient se détendre au Moulin de la Galette Rouge, boire du champagne et voir danser le cancan jusqu'à en avoir *la main chaude*. C'est là qu'ils firent la connaissance d'Erik Satie (frère de l'auteur) et de Sâr Jean Galiteau, qui leurs présentèrent tout un très gai harem persan fraîchement arrivé à Pigalle.

Pendant ce temps-là Merlin était chargé de découvrir dans Paris le cadeau somptueux promis pour le mariage de Parsifal et Blanchefleur. Il visita toutes les boutiques de luxe, à La Blanche Lande, au Vert Marais, et alla même dans la dangereuse rue italienne des Ravis-au-Lit, sans rien trouver de convenable. Il parcourut le quai des orfèvres sans résultat. Pas même chez Hermès, rue du Lapin-qui-tourne, il trouva ce qu'il cherchait et qui lui paraissait à la fin plus difficile à trouver que le Graal ou qu'une aiguille dans une botte de foin. Un peu découragé, il entra pour se reposer à la Sainte Chapelle. Là il se sentit mystérieusement attiré par une force irrésistible qui l'obligea à descendre dans la crypte où l'on avait entassé les reliques des anciens Croisés. Merlin, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait, contempla ces copies, vu que les authentiques étaient restées chez Sœur Magdaléna, cela, il le savait bien. Mais tout à coup il y eut comme un mouvement du sol et des murs, et un bruit aigu, qui le secouèrent de la torpeur de sa fatigue et de son ennui. Merlin remarqua alors une assiette creuse, la seule qui était vraie parmi les fausses reliques. Son troisième œil ne pouvait l'abuser.

Il l'examina attentivement. L'assiette était taillée dans une seule pièce de bois, du cèdre du Liban, recouverte d'une feuille d'or épaisse en dedans et de quelques pierres précieuses au dehors. Le cadeau parfait pour qui va se mettre en ménage ! Merlin se demanda comment cette assiette avait échappé aux copistes. Mnémosyne lui répondit que Gamuret d'Anjou l'avait donnée à Louis IX *au dernier moment*. Ajoutons à cela que si le roi Louis (né en 1214, roi en 1226, marié en 1234, mort en 1270, canonisé en 1297) avait laissé ses vraies reliques d'Orient en Provence, à la garde de Sœur Magdaléna et des templiers, c'était pour s'attirer la bienveillance de son épouse Marguerite de Provence (1221-1295), d'humeur assez variable et fantasque à son égard. Arrivé à Paris, il avait fait construire la Sainte Chapelle, mais on n'y avait exposé que des copies, parfaitement imitées et vieilles, sans aucune

efficacité thérapeutique. Seule l'assiette en cèdre du Liban était vraie, par miracle. Merlin était assez sorcier pour ne pas s'y tromper.

Il en fit lui-même une copie, et il s'arrangea pour subtiliser l'originale qu'il fit envoyer derechef à Sœur Magdaléna comme cadeau des deux rois d'échecs pour Parsifal. Cela ne pouvait pas mieux tomber, car ce Gamuret d'Anjou était le père putatif de Parsifal ou de son demi-frère le Fier Chevalier Bicolore, engendré pendant une croisade avec une princesse persane ou parsi, et qui à son tour engendrera le Prêtre Jean avec Repanse de Joie. Merlin lui envoyait donc un héritage légal, ce qui plût beaucoup au roi Arthur, garant des légitimités.

En son nom, Merlin écrivit une lettre dans laquelle il expliquait la recette pour vérifier l'authenticité miraculeuse de l'objet offert. Au cours de la cérémonie, voici ce qu'il y aurait lieu de faire. Les trois disciples de Manu, à un signal sonore convenu, verseraient tout à fait synchronisés chacun une cuillerée d'une substance dans l'assiette, une de poudre d'or, l'autre de myrrhe et l'autre enfin d'encens. Le mélange s'enflammerait spontanément. Nul ne devrait avoir peur du prodige, mais au contraire s'en réjouir énormément. Comme Arthur et Marc le lui permettaient, Merlin lui-même les visiterait et bénirait le mariage.

Deux jours avant la date tant attendue des fiancés, Saprophile fut de retour dans la région du Mont Ida qui n'existait plus. Elle avait passé trois cents ans dans la Terre Creuse pour rien, vu qu'étant creuse elle n'y avait absolument rien trouvé, et elle en revenait bredouille, portant toujours dans son sac à dos son trésor à cacher. Arrivée au Rhône, elle héla le pêcheur sans jambes pour qu'il la fasse traverser dans sa barque. Il refusa, disant que le prix du passage était si élevé qu'elle ne pourrait jamais s'en acquitter. Saprophile lui montra son trésor et le roi pelé changea d'avis. Pour ce prix il accepta de faire traverser le fleuve à la sorcière dans sa nacelle. Arrivés au milieu du courant, elle saisit une rame

et frappa le pêcheur sur la tête, ce qui le fit tomber à l'eau. Mais comme il tenait très fort serré le sac au trésor, il l'emporta au fond du fleuve en se noyant. Saphophile revint donc à son ancien domaine complètement ruinée. Elle voulut à tout prix être reçue à l'hôtellerie, mais comme elle n'avait pas d'invitation officielle, on lui refusa asile. Sur ces entrefaites Merlin arriva, et en un clin d'œil il débarrassa les templiers de la sorcière, vu qu'il l'enferma dans une cage de plumes de laquelle, éternuant sans cesse, elle ne put jamais sortir.

Le clou de la soirée du rite nuptial fut l'allumage spontané du feu divin dans l'écuelle d'or et de pierreries envoyée en cadeau par les rois Arthur et Marc. Dans son sermon, Sœur Magdaléna, qui s'était bien documentée entre temps, expliqua devant tout le monde qu'il s'agissait du vrai Graal, une assiette pour deux convives qui fut celle où Jésus-Christ était en train de manger la Pâque de moitié avec Joshua (Judas) à l'instant précis où lui fut donné l'ordre terrible d'aller dire aux juifs que, le Maître étant prêt à ressusciter, ils devaient venir le capturer pour le mettre à mort tout de suite. Ce rôle ingrat que Jésus confia à Joshua fut donc exécuté, à contre cœur, mais par fidélité et en vertu de la tradition du don sacré que les frères de sang devaient accorder à leur Maître, une coutume qui s'est inversée dans celle du don que fait obligatoirement le roi Arthur aux demoiselles et aux jeunes chevaliers qui se présentent à sa cour pour la première fois. Jésus, qui connaissait à fond la valeur de ses douze amis les plus sûrs, avait exigé de celui qui l'aimait le plus follement ce sacrifice surhumain qui le ferait passer pour un traître dans toutes les générations futures. Sœur Magdaléna développa, dans sa chaude conférence, le thème d'Éros et d'Agapè, et démontra que l'amour véritable n'est que l'amour désintéressé, qui donne tout ce que l' Aimé demande, sans rien recevoir en échange. Elle félicita aussi tous les présents pour la grâce reçue d'avoir pu assister à la manifestation du vrai Graal, cherché en vain par tant de vertueux

personnages au cours des siècles, et que Merlin leur avait permis de voir de leurs propres yeux, de façon gratuite. En glosant le miracle du feu que tous avaient vu s'allumer spontanément, elle expliqua qu'il en est ainsi de l'amour authentique. Quant au Graal, il était certain qu'on le reconnaissait sans faute à son parfum d'Orient et aux arômes suaves qui s'en exhalent.

A la fin du discours, la reine des fées, notablement en retard, se présenta, porteuse de la licorne ornée d'un ruban de soie, et précédée de sa colombe en vol, qui avait retrouvé sa parfaite santé. La reine offrit la licorne comme cadeau de mariage à Blanchefleur. Parsifal ne put l'éviter. Il parla en secret à son épouse et lui apprit que la licorne mourrait quand Blanchefleur perdrait sa virginité. Elle réfléchit un moment, et décida, pour que la licorne vive, qu'ils ne consommeraient jamais leur mariage. Après tout, Iseut-aux-Blanches-Mains, bien que mariée à Tristan, était restée vierge. Pourquoi pas elle aussi. La licorne était si merveilleuse qu'elle valait bien ce sacrifice. Parsifal en aimait beaucoup plus son amie qu'il ne se croyait capable d'aimer un autre être que Dieu. Depuis ce jour, sa croisade a consisté à scandaliser par amour, comme le Sâr Jean Galiteau fera plus tard. D'ailleurs, depuis qu'il avait vu le Graal comme un cratère plein de feu, Parsifal avait nettement la sensation qu'un peu plus chaque jour il était en train d'oublier Dieu. En revanche, il s'intéressait toujours davantage à la résolution du problème de la quadrature du cercle par la duplication du cube. Dès le matin, il y réfléchissait en contemplant son œuf à la coque et il cherchait à se mettre dans la peau de Christophe Colomb, comme un acteur qui préparerait un rôle. Rien ne pouvait le tirer de sa méditation, de sorte que ses petits-déjeuners duraient souvent jusqu'à quatre heures de l'après-midi et qu'il mangeait son œuf à la coque toujours refroidi. Le jour où l'abbesse Lise, une poétesse pleine de charme, lui donna l'idée de mastiquer la coque de l'œuf

bouillie, il résolut la quadrature du cercle et ce fut comme s'il avait découvert l'Amérique, mais sur la planète Mars.

Au cours du festin de noce, les chevaliers burent beaucoup, selon l'usage. A Blanchefleur qui demandait, en bavardant, si Parsifal était la réincarnation de Zoroastre, Gauvain, qui était déjà très égayé, répondit : « Il ressemble à Zorro comme un astrolabe à un poisson d'avril ». Blanchefleur en rit sans façon. Iseut demanda à Parsifal s'il n'était pas jaloux de Gauvain qui faisait rire son amie. Parsifal ne sachant que dire, à son habitude, ce fut Tristan qui, répondant pour lui, chanta à Iseut le refrain : « Jaloux ? Quelle sottise ! Les filles de Cadix craignent ce défaut-là ! » C'est comme cela que depuis on dit que Blanchefleur n'a jamais travaillé de sa vie, parce qu'elle était de Cadix.

Afin d'éviter la querelle qui menaçait d'éclater entre les templiers et les chevaliers de la Table Ronde, les reines Guenièvre et Iseut ouvrirent le bal comme on ouvre l'enveloppe qui contient une lettre d'amour inespérée. Les chevaliers qui ne dansaient pas se confiaient des secrets religieux du dogme à l'oreille, en se penchant les uns vers les autres comme des mandarins. Quand les dames les firent danser, ils ressemblèrent à des canards du lac Léman, le lac de la mère adoptive de Lancelot. Ils s'essoufflèrent vite en dansant le cancan d'enfer que dirigeait Merlin à l'orchestre, et qui rappelait à Parsifal la bacchanale de Tannhäuser recomposée par le lévite Jacob du Ruisseau-Ouvert. Mais pendant un instant le prieuré de Sion fut une folie ronde où les templiers dansaient une folle ronde, après laquelle, ivres et fatigués, ils furent tous s'asseoir par erreur à la Table Ronde.

Au beau milieu de la fête, quand le vin était sur le point de manquer, on annonça Platon. Faisant une entrée triomphale, un peu arquée et déguisée en Dame aux Camélias, ce n'était que Vénus d'Omphale qui était disposée, une fois de plus, à faire du vin avec du lait, ou même avec de l'eau de mer s'il le fallait. On

la reconnut tout de suite, car elle portait à la main sa cruche, dont elle avait fini, à force de patience et d'opiniâtreté, par retrouver, réunir et recoller tous les morceaux. Et elle venait demander à Sœur Magdaléna le tesson qu'elle lui avait donné autrefois, afin de parachever la reconstruction de sa monade, après quoi elle irait volontiers au lit. Hélas ! le tesson n'était plus disponible, s'étant soudé, comme on s'en souvient, au flacon de nard ancien, et Vénus fut très étonnée du prodige. D'autant plus que le *baphometh* ainsi constitué ne présentait pas la moindre marque de couture, au contraire du reste de la cruche qui laissait voir clairement qu'elle avait été cassée puis recollée.

Vénus et Sœur Magdaléna négocièrent. Elles arrivèrent à l'accord suivant. Comme c'était le frère de Sœur Magdaléna qui avait fabriqué la cruche à l'époque où il était potier, Vénus proposa de laisser à la druidesse toute la cruche recollée, à condition qu'en échange lui soit donné Frère Tirésias ou Sœur Thérèse. Magdaléna accepta. En sortant du banquet, Vénus subtilisa discrètement la lyre de Tristan, qui s'était assoupi en tenant Iseut dans ses bras, et la donnant à son nouveau serviteur, elle le nomma son chantre. Voilà comment d'ancien potier on devient Toit de Sapin.

Ils s'en allèrent vivre en hôtes de Don Quichotte, près d'Avila, en Hispanie. Tristan se fit une autre harpe, avec beaucoup plus de cordes, dont il joua à la manière de Ludovic, et sans rancune pour le larcin, il les invitait souvent chez lui à Léon, pour la Noël et pour la Pentecôte. Par amitié pour le chantre de Vénus, Iseut-aux-Blanches-Mains deviendra carmélite, quand l'Ordre sera réformé.

Quand tous les invités eurent pris congé, un messager vint annoncer à Parsifal que Merlin voulait leur faire connaître qu'il venait d'enlever la reine des fées. Ils s'en allèrent vivre leur amour parfait à Stonehenge, dans la grande île bretonne. Stonehenge veut dire en vieil anglais *la pierre suspendue*, sous-

entendu « au ciel ». On dit que c'est une pierre qui tomba du ciel, en fait, une météorite, qui a le pouvoir de retourner là d'où elle vient, comme un boomerang. On croit même qu'en revenant au ciel, la pierre y emportera tous ceux qui l'honorent d'un culte. Stonehenge, c'est le graal personnel de Merlin. Fils d'un succube, pour lui le graal c'est l'émeraude qui ornait le front de Lucifer, son troisième œil. Cette émeraude tomba sur la terre quand Lucifer trébucha et fit sa célèbre chute d'en haut, ou chute d'O. Oui, vous savez bien : celle que Duchamp voulait à tout prix marier avec un bec d'oiseau fossile, le bec Auer, objet magique comparable au Graal, dont on pense avec fondement qu'il était une copie, étant donné, pardon, vu que le Bec Auer étant de gaze, il produisait une lumière irréaliste venant de son intérieur, exactement de la même façon que le Graal. Curieux, vous ne trouvez pas ?

Parsifal, dans ses leçons à la Sorbonne et à l'Institut, comme d'ailleurs plus tard au CERN et au CNRS, explique à ses intimes qu'au jour du Jugement Dernier, tous les êtres de la Création seront sauvés, même Satan. Vu qu'il était un ange avant de chuter, Lucifer n'avait ni libre-arbitre ni même d'âme, donc sa rédemption va de soi. L'homme est le seul à avoir une âme et le plan de Dieu est tout simple : tous les photons éparpillés seront regroupés au Plérôme, sous la garde de Saint Jérôme. A la différence de la cruche de Vénus, on ne verra pas les jointures entre les éclats du récipient nommé Désir, ou chez les cabalistes, Adam Kadmon, qui est la seule chose que Dieu n'ait jamais créée. Parsifal révéla beaucoup d'autres secrets religieux. Par exemple, il confia à ses amis sûrs, qui lui gardent encore le secret, que Merlin avait eu un certain nombre d'autres avatars ou incarnations. Il avait été Joseph, le chaste époux de Marie-la-Juive, une alchimiste célèbre à qui l'on doit l'invention du bain Marie. Il avait été aussi un pharaon d'Égypte, bien qu'écrivant en

anglais, et il avait signé « Shakespeare » de beaux sonnets d'amour gai.

Merlin ayant emporté la reine des fées pour l'aimer, l'enchantement du château fada cessa et il n'y eut plus de visiteurs ni de pèlerins, vu qu'il avait perdu son charme. Une fois par siècle, si l'on cherche bien dans la montagne de Montserrat, Tintagel se laisse voir à Copernic. Un corbeau vous l'indiquera par son vol circulaire et son cri latin : « Hic ! Hic ! » Ce qui signifie « C'est ici » dans la langue des oiseaux gothiques traduite par Fulcanelli. En fait, il n'est visible qu'un instant, le matin du vendredi (jour de Vénus) qui précède la pleine lune de l'un ou de l'autre équinoxe, en alternance. S'il pleut ce vendredi-là, ou si c'est un vendredi treize, jour néfaste pour les templiers, comme on sait, alors on ne le verra pas avant que ne soient passés cent ans de plus. Voilà le seul hic. Et c'est pourquoi *Le baron fantôme*, un film à l'ail du Sâr Jean Galiteau, s'achève par les mots qui commencent habituellement les contes : « Il était une fois ».

*Laus Deo.*





Arthur Roy,  
traduction d'*Arturo  
Rey*, pseudonyme de  
l'auteur du conte  
arthurien cyclique *Le  
Château Fada*, où se  
« DÉCOUVRE LE  
GRAAL ».

La personne qui publie  
ce livre voulant garder  
l'anonymat, rien ne  
pourra en être dit, par  
respect.

Elle remercie par  
avance tous les  
lecteurs hypothétiques  
de ce texte initiatique  
de bien vouloir le  
détruire après l'avoir  
assimilé.

NAMASTE

